ZOOM JAPON

ズーム

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 24 - octobre 2012

Médias
Divorce à la japonaise

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



ÉDITO Méfiance



Les Japonais sont de grands lecteurs de journaux. Grâce à eux, les quotidiens nippons figurent en tête du classement mondial des journaux les plus lus dans le monde. Pourtant la confiance que l'opinion publique accorde à ces publications et au reste des médias traditionnels s'est largement érodée, notamment au lendemain de l'accident à la centrale nucléaire de Fukushima Dai-ichi. Reste à savoir si la presse japonaise sera en mesure de reconquérir les cœurs et rétablir les liens solides qui existaient avec la population. C'est une question cruciale à un moment où le Japon est confronté à des choix importants pour son avenir. En espérant que cette nouvelle enquête renforcera votre intérêt pour *Zoom Japon*. Pensez d'ailleurs à vous abonner.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

51 376 Tel est le nombre de centenaires que compte le Japon. C'est ce que révèle l'étude annuelle du ministère de la Santé, du Travail et du Bien-être. Les femmes représentent 87,3 % du total. C'est la première fois que le seuil des 50 000 est franchi. En 1963, ils n'étaient que 153.

Couverture : Jérémie Souteyrat

UN JOUR AU JAPON par Eric Rechsteiner

Le 12 septembre, quartier de Shinjuku, à Tôkyô



© Eric Rechsteiner

Les Tokyoïtes ont découvert, le 27 septembre, une nouvelle enseigne à la sortie Est de la gare de Shinjuku. Bicqlo est le nom de ce nouveau magasin de 22 000 mètres carrés. Il a été créé par deux géants Bic Camera et Uniqlo. Si le second est plus connu à l'étranger, le premier est un des leaders de la vente de produits électroniques. Bicqlo vise surtout une clientèle composée de touristes et espère générer un chiffre d'affaires de 590 millions d'euros par an.

SOCIÉTÉ Les sinistrés broient du noir

Pour la troisième fois, le *Kahoku Shimpô*, quotidien de Sendai, a réalisé un sondage auprès des victimes du séisme du 11 mars pour évaluer leur moral. 38,5 % des personnes interrogées estiment que les choses n'évoluent guère dans le bon sens. Un chiffre encore très élevé traduisant le désarroi des sinistrés qui doivent continuer à vivre dans des logements temporaires.

ECONOMIE Un déficit commercial inquiétant

Selon les chiffres publiés par le ministère des Finances, le pays a creusé son déficit commercial au mois d'août à 472,8 milliards de yens contre 371,9 milliards de yens en juillet. Les exportations ont baissé de 2,1 % et les importations de 0,2 % par rapport au mois précédent. Une tendance liée à la baisse de la demande en Chine et en Europe.

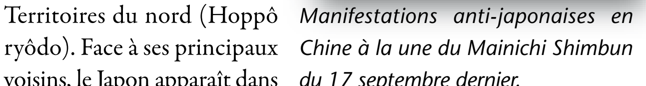
DIPLOMATIE Paralysie et fragilité à tous les étages

Tôkyô doit gérer un regain de tension avec ses voisins. Mais jusqu'à présent, il n'a pas réussi à trouver des réponses adaptées.

Au cours des dernières semaines, les médias japonais ont relayé les nombreuses manifestations anti-japonaises, parfois violentes, qui ont embrasé la Chine. Ce ne sont pas les premières ni sans doute les dernières, mais comme le soulignait avec justesse l'hebdomadaire *Kinyôbi*, il y a désormais *"une situation d'urgence diplomatique"* au Japon face à laquelle le gouvernement semble bien démuni. Outre la question des îles Senkaku (Diaoyu en chinois), Tôkyô doit gérer le différend avec la Corée du Sud portant sur l'île de Takeshima (Dokdo en coréen) et trouver une solution au conflit territorial qui l'oppose à la Russie à propos des Kouriles du Sud, communément appelées dans l'archipel Territoires du nord (Hoppô ryôdo). Face à ses principaux voisins, le Japon apparaît dans une position de faiblesse de plus en plus nette et il est peu probable que les choses s'arrangent dans les prochains mois compte tenu de la situation intérieure du pays. En effet, peu d'éléments plaident en faveur d'une amélioration rapide. Si les Chinois se montrent désormais beaucoup plus entreprenants sur la question territoriale, c'est en grande partie lié au fait que la Chine est devenue la seconde puissance économique de la planète et qu'elle a ainsi détrôné le Japon. En s'en prenant, par exemple, à l'un des centres de production Panasonic alors qu'elle avait été la première grande société nippone à investir massivement en Chine à la fin des années 1970, les manifestants chinois ont symboliquement montré que leur dépendance à l'égard des investissements japonais était terminée. Par ailleurs, les rapports avec les Etats-Unis ont changé depuis l'arrivée du Parti démocrate (Minshutô) aux commandes du pays en août 2009. Plusieurs sujets embarrassants (base de Futenma, déploiement des avions Osprey jugés dangereux par la population japonaise) ont fragilisé les liens entre Tôkyô et Washington, offrant aux voisins du Japon l'opportunité de tester la réaction américaine. La visite du ministre américain de la Défense Leon Panetta a été pour le moins éclairante puisqu'il a répété que les Etats-Unis ne prendraient pas position sur le dossier sensible des revendications territoriales. Pourtant, le différend autour des Senkaku est lié à une décision américaine. En 1972, l'administration américaine avait décidé de rendre au Japon ces îles alors même que la Chine et Taiwan revendiquaient respectivement depuis décembre 1970 et février 1971 la souveraineté sur ces territoires. Enfin l'incertitude politique dans l'archipel n'arrange rien. Elle amène de nombreux responsables politiques à multiplier les déclarations maladroites vis-à-vis des questions territoriales, contribuant ainsi à renforcer chez leurs voisins des positions nationalistes tout aussi logiques vu que la Corée du Sud est en pleine campagne électorale et que la Chine est en train de renouveler ses dirigeants. On ne voit donc pas comment les choses vont pouvoir s'arranger.

Gabriel Bernard





Manifestations anti-japonaises en Chine à la une du Mainichi Shimbun du 17 septembre dernier.





Fondation du Japon

En novembre 2011, les tonnes de gravats à Rikuzentakata ont été déblayées et les sinistrés ont été relogés dans des préfabriqués. Il s'agit alors d'offrir un lieu de rencontre.

SOLIDARITÉ **Pour se sentir comme chez soi**

Le projet de "Maison pour tous" soutenu par *Zoom Japon* a obtenu le Lion d'or à Venise. Mais la tâche est loin d'être achevée.

Dans les zones touchées par le séisme et le tsunami du 11 mars 2011, les efforts consentis pour reloger la population sinistrée ont été conséquents. En l'espace de six mois, l'ensemble des centres d'évacuation qui accueillaient les personnes ayant perdu leur maison ont été fermés, les autorités ayant terminé d'installer des logements provisoires. Implantés dans des parcs, des stades ou des espaces inhabités, ces préfabriqués souvent petits et mal isolés alors que la région connaît des hivers rigoureux et humides ont donc été alloués à des sinistrés encore déboussolés par la catastrophe naturelle. Si chacun des logements bénéficiait d'un équipement et d'un confort raisonnables, leur petitesse est devenue rapidement un problème pour des gens qui auraient bien voulu retrouver une vie sociale ordinaire. C'est d'autant plus vrai que la région du Tôhoku est connue pour sa tradition orale. C'est là-bas que le grand folkloriste YANAGITA Kunio a recueilli les histoires et légendes que l'on se racontait pendant les longues soirées d'hiver. Le besoin de communiquer a vite été identifié par les spécialistes en charge de suivre les personnes sinistrées. Mais devant l'ampleur des dégâts, les pouvoirs publics n'ont pas considéré que la création de lieux où la parole pourrait être échangée était une priorité. Par ailleurs, le mode de gestion bureaucratique de la reconstruction empêchait que le bien-être de la population soit un critère suffisant pour envisager d'investir des fonds publics. Comme par ailleurs les réglementations imposent un traitement égalitaire entre les différentes zones sinistrées, il était difficile d'imaginer de bâtir des lieux de rencontre et de partage adaptés aux besoins locaux. C'est ainsi que des initiatives privées ont pris le relais afin de répondre à des demandes particulières. Très sensible à la notion de bien-être, l'architecte ITÔ Toyô a été de ceux qui se sont mobilisés pour éviter que les sinistrés se retrouvent livrés à eux-mêmes dans leurs minuscules logements provisoires. *"Je réfléchis depuis longtemps à la manière de créer des espaces dans lesquels les gens se sentent bien. Donner le sentiment de liberté est très important à mes yeux"*, nous avait-il expliqué en mars dernier. Très attaché à la ville de Sendai où il a notamment construit la médiathèque qui a contribué à sa renommée internationale, ITÔ Toyô a donc choisi de monter un projet baptisé *Maison pour tous* (Minna no ie) dont le principe de base est de permettre à la population de se retrouver dans une ambiance chaleureuse de manière à se libérer de toutes les contraintes liées à la vie quotidienne dans les zones de relogement provisoire. Avec le soutien de la préfecture de Kumamoto, à Kyûshû, il a bénéficié d'un financement suffisant pour lancer la construction de la première *Maison pour tous*, laquelle a été inaugurée il y a tout juste un an. Cet espace ouvert avec de grandes fenêtres est devenu un lieu de rencontre privilégié pour les habitants d'un lotissement de préfabriqués situé dans un parc jouxtant une zone industrielle. En relation avec les résidents, l'architecte a donc élaboré un bâtiment adapté à leurs besoins. *"Des lieux comme la Mai-*

Au 1er octobre, les lecteurs de *Zoom* ont versé près de 20 000 € au projet





Fondation du Japon

Au cours des mois suivants, Itô Toyô (qui tient la maquette) et son équipe se concertent pour déterminer le projet le plus adapté (ci-dessous). Celui-ci sortira bientôt de terre.

son pour tous sont particulièrement importants, non seulement pour se retrouver et se réconforter, mais aussi pour réfléchir et discuter ensemble de la nouvelle ville à reconstruire", confirme Itô Toyô qui, devant l'accueil réservé à son premier projet, a décidé de prolonger son initiative, en associant des confrères pour que ceux-ci se lancent dans la construction d'autres lieux de ce genre. L'association Kisyn no kai qu'il a fondée avec plusieurs architectes japonais de renom comme Yamamoto Riken, Naitô Hiroshi, Kuma Kengo et Sejima Kazuyo a donc décidé de bâtir une centaine de *Maisons pour tous* dans l'ensemble de la région frappée par la catastrophe du 11 mars 2011.
Lorsque l'équipe de *Zoom Japon* a visité la première maison à Sendai à l'automne dernier, ses membres ont été touchés par l'enthousiasme qu'elle avait suscité parmi les habitants et la joie manifeste qu'ils avaient à s'y retrouver. Depuis cet instant, nous avons décidé de nous associer à ce projet et de mobiliser, autant que faire se peut, nos lecteurs pour qu'ils soutiennent la construction d'autres *Maisons pour tous*. C'est à Rikuzentakata que le second projet porté par Itô Toyô a été établi. Cette cité balnéaire, célèbre pour sa forêt de 70 000 pins en bordure de mer dont un seul avait survécu au tsunami (il a finalement été abattu le 12 septembre), a subi de gros dommages et sa population a payé un lourd tribut à la colère de la nature. Dès lors, l'idée de pouvoir apporter un peu de bien-être à tous ces gens s'est naturellement imposée dans l'esprit des animateurs de Kisyn no kai. Itô Toyô s'est rendu plusieurs fois sur place en novembre 2011 pour recueillir les témoignages et les attentes des habitants relogés afin d'offrir un lieu répondant aux besoins exprimés. La Fondation du Japon a retenu le projet pour qu'il représente le Japon à la Biennale de Venise. A compter de décembre et jusqu'à la fin du mois de mai, Itô Toyô en compagnie de trois jeunes confrères — Inui Kumiko, Fujimoto Sou, Hirata Akihisa — ont travaillé à la fois sur la Maison à proposer à Rikuzentakata et conçu plusieurs projets — au total près d'une centaine — autour de l'idée *"L'architecture est-elle possible là où il n'y a rien ?"* Pendant cette période de gestation, *Zoom Japon* a commencé à sensibiliser ses lecteurs à ce projet et à lancer un appel aux dons. Grâce à votre générosité et celle d'autres donateurs, la maison de Rikuzentakata sera bientôt inaugurée. L'enthousiasme placé dans cette aventure humaine et architecturale s'est donc transporté à Venise pour la Biennale qui s'est ouverte fin août. Le pavillon japonais dont Itô Toyô avait la responsabilité et qui présentait l'opération *Maison pour tous* de Rikuzentakata a obtenu le Lion d'or. Ce trophée récompense ainsi une chaîne de solidarité. Il doit aussi la renforcer pour que d'autres *Maisons pour tous* voient le jour dans les zones sinistrées. Voilà pourquoi nous continuons à soutenir cette initiative et nous vous invitons à suivre la même voie, en finançant même modestement la construction de nouveaux lieux de partage.

G. B.



Hatakeyama Naoya



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Déçue par la façon dont les médias traitent l'information notamment sur le nucléaire, une lectrice déchire son journal dans un élan de colère (scène jouée pour Zoom Japon).

PRESSE Divorce à la japonaise

Depuis plusieurs mois, les rapports entre les médias et l'opinion publique se sont détériorés. Est-ce irréversible ?

Le 21 juin dernier, le *Tôkyô Shimbun,* quotidien tokyoïte qui s'est beaucoup investi dans le débat sur l'énergie nucléaire depuis l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi (voir p. 8), a publié un petit article. Bon nombre de lecteurs peu attentifs l'ont sans doute passé sans le lire. Pourtant il valait son pesant d'or puisque le quotidien présentait des excuses. Il présentait des excuses pour ne pas avoir couvert les manifestations organisées depuis plusieurs semaines autour de la résidence du Premier ministre après la décision de ce dernier d'autoriser le redémarrage de deux réacteurs à la centrale d'Ôi. Modestes dans un premier temps, elles ont très vite pris de l'ampleur sans pour autant réussir à intéresser les grands médias — presse écrite et chaînes de télévision — qui ont fait comme s'il ne se passait rien chaque vendredi en fin d'après-midi. Organisés par des associations anti-nucléaires, ces rassemblements n'étaient pas pourtant le rendez-vous des seuls militants. Relayant l'information via Twitter et les réseaux sociaux, les manifestations du vendredi sont très vite devenues un événement auquel toutes sortes de personnes ont voulu participer pour exprimer leur désir de voir enfin le gouvernement écouter leur voix. On y croisait aussi bien des étudiants, des salarymen sortant de leur bureau, des grands-parents avec leurs petits-enfants, des mères de famille que de farouches opposants à l'énergie nucléaire, le tout dans une ambiance bonne enfant mais pleine de détermination. Aussi, lorsque tous ces gens ont vu que leur mobilisation n'intéressait pas les médias, y compris ceux qui avaient pris position contre l'atome, leur sang n'a fait qu'un tour. Ils ont écrit. D'abord sur les réseaux sociaux pour exprimer leur colère et leur envie de résilier leur abonnement (au Japon, le taux d'abonnement aux journaux dépasse les 95 %). Puis, ils ont envoyé des lettres de protestation aux rédactions pour demander des explications. C'est à la suite de ces courriers que le *Tôkyô Shimbun* a réagi et publié ce court article dans lequel il tentait tant bien que mal de justifier l'injustifiable, car il lui était impossible de vraiment reconnaître son erreur de jugement.

60 000 personnes dans la rue et pas un article

Toujours est-il que cet événement illustre le fossé qui s'est creusé au cours des derniers mois entre les médias et la population japonaise qui, rappelons-le, est celle qui lit le plus la presse dans le monde. Comme dans d'autres pays développés, la consommation de journaux est en baisse au Japon. Cela s'explique par l'avènement d'Internet et le développement d'autres loisirs qui détournent les Japonais de la lecture. Mais la confiance envers les journaux a commencé à s'erroder après l'accident à la centrale de Fukushima et les premières manifestations qui n'ont guère motivé la presse. Il faut dire que le Japon n'est pas un pays où les défliés de rue sont bien vus. Les derniers, dignes de ce nom, ont eu lieu au début des années 1960 pour protester contre

le renouvellement du traité de sécurité nippo-américain dont la population ne voulait pas, un peu comme ces centrales nucléaires qu'elle rejette aujourd'hui. A l'époque, c'était surtout la jeunesse politisée qui battait le pavé, mais elle était très largement soutenue par l'opinion. Depuis, les manifestations de masse ont été quasi inexistantes, car le pays, devenu la deuxième puissance économique de la planète, partageait un même idéal.

Par ailleurs, il faut savoir que les questions relatives aux manifestations sont suivies par le service politique dans les journaux. Ce service politique n'est certes pas inféodé au pouvoir politique, mais il est extrêmement prudent vis-à-vis des mouvements populaires. C'est ce qui explique pourquoi tous les grands rassemblements organisés depuis 18 mois dans l'archipel ont bénéficié d'un traitement minimal voire nul.

Tout a commencé en septembre 2011, lorsque le prix Nobel de littérature Ôe Kenzaburô et le journaliste indépendant Kamata Satoshi ont réussi à mobiliser 60 000 personnes à Tôkyô, une première depuis 1960. Les médias étaient présents, mais ils n'ont parlé de l'événement qu'en ne lui consacrant une simple photo commentée en première page. L'*Asahi Shimbun,* deuxième quotidien du pays pourtant proche de Ôe, a ainsi publié une toute petite photo accompagnée de quelques lignes de légende. Seul le *Japan Times,* journal anglophone indépendant, s'est fendu d'une photo sur quatre colonnes. Reste que l'attitude de la presse en a choqué plus d'un et suscité un débat au sein même de la profession. Comme en 1960 avec le traité de sécurité nippo-américain qui validait le principe d'une présence permanente de soldats américains et de leurs bases sur le territoire japonais, la question de la dépendance à l'égard de l'énergie nucléaire est un sujet majeur ayant un impact non négligeable sur le quotidien de la population. Aussi devant sa mobilisation populaire, certains journalistes appartenant aux grands médias ont commencé à soulever la nécessité d'accorder plus d'attention à ces revendications. Mais il est difficile de faire bouger un dinosaure. Il ne faut pas oublier que les journaux japonais sont d'énormes machines très bureaucratisées qui ont bien du mal à réagir rapidement lorsqu'il s'agit de réformer leur fonctionnement. Il faut savoir, par exemple, que l'*Asahi Shimbun*, est une rédaction de 2200 journalistes avec une administration incroyablement lourde. A la différence d'autres secteurs de la société qui ont dû se réformer ces dernières années, la presse n'a pas jugé utile de le faire. Elle paie aujourd'hui le prix fort de cet immobilisme, un divorce avec l'opinion publique qui ne comprend plus tout à fait le jeu de ces grands médias. Alors évidemment, au regard des tirages ridicules de la presse française, la diffusion quotidienne à plusieurs millions d'exemplaires des principaux journaux nationaux peut laisser croire qu'ils ont encore de la marge. Mais il ne faut pas s'y tromper, la confiance perdue est difficile à reconquérir notamment dans une période aussi compliquée que celle qui prévaut actuellement. Et ce n'est pas un petit article d'excuses qui suffira pour recoller les morceaux.

Odaira Namihei

TÉMOIGNAGE **Watai Takeharu et le refus de l'immobilisme**

Avec l'écrivain Hirose Takashi, il participe à des opérations pour relayer l'information concernant les manifestations anti-nucléaires.

"C'était vraiment rageant de voir comment les journaux et la télévision avaient couvert des événements comme le printemps arabe et le mouvement Occupy Wall Street alors qu'ils ne s'intéressaient pas aux manifestations qui se déroulaient au Japon", explique Watai Takeharu. *"Aussi l'écrivain Hirose Takashi, qui est aussi un militant anti-nucléaire de longue date, a-t-il décidé de faire quelque chose en mettant sur pied un partenariat avec l'Association japonaise des journalistes visuels dont je suis membre. J'ai été chargé de la production vidéo et OurPlanet-TV a été désignée pour diffuser le contenu sur Internet. On m'a aussi demandé d'assurer les prises de vue aériennes compte tenu de mon expérience dans la couverture de conflits en Asie. Les tournages de nuit n'étaient vraiment pas évidents à réaliser, mais cela a été une expérience intéressante",* ajoute-t-il. La première sortie du groupe a eu lieu le 29 juin. Le 16 juillet, il a couvert la grande manifestation qui a rassemblé près de 100 000 personnes et le 29 juillet, il était présent pour la manifestation autour du Parlement. Avec ses compagnons, il a le désir de poursuivre ce travail aussi longtemps que possible.

Watai Takeharu reconnaît que la gestion des problèmes de logistique n'a pas été évidente. *"Tout s'est décidé brusquement. Nous n'avions que 4 ou 5 jours pour nous préparer. Il a fallu louer un hélicoptère, mais cela n'a pas été facile d'en trouver un, équipé d'un gyro système pour prendre des images stables",* précise-t-il. Au début, il s'est inquiété de l'aspect financier du projet dans la mesure où deux heures de tournage coûtent environ 500 000 yens tout compris. Mais en définitive, l'argent s'est avéré être le moindre problème. *"Hirose Takashi a ouvert un compte bancaire et envoyé des messages à ses amis et connaissances pour qu'ils fassent des donations. Nous espérions récolter 500 000 yens, mais au bout d'une semaine, il y avait 8 millions de yens provenant en grande partie de dons faits par des personnes anonymes",* affirme-t-il.

Quand on lui dit que le projet auquel il participe s'apparente à *"une bataille aérienne",* le caméraman sourit. *"Ça me semble un peu exagéré, mais il est vrai qu'il existe une profonde défiance de l'opinion publique à l'égard des grands médias. Il suffit de voir comment ils essaient de censurer les militants anti-nucléaires. M. Hirose, par exemple, est engagé sur cette question depuis des années. Je me souviens de l'avoir vu à la télévision quand j'étais enfant alors qu'aujourd'hui, il est interdit de plateau par la plupart des chaînes de télévision",* souligne-t-il.

Watai Takeharu estime que les grands médias ont trahi la confiance de la population. *"Avant même*



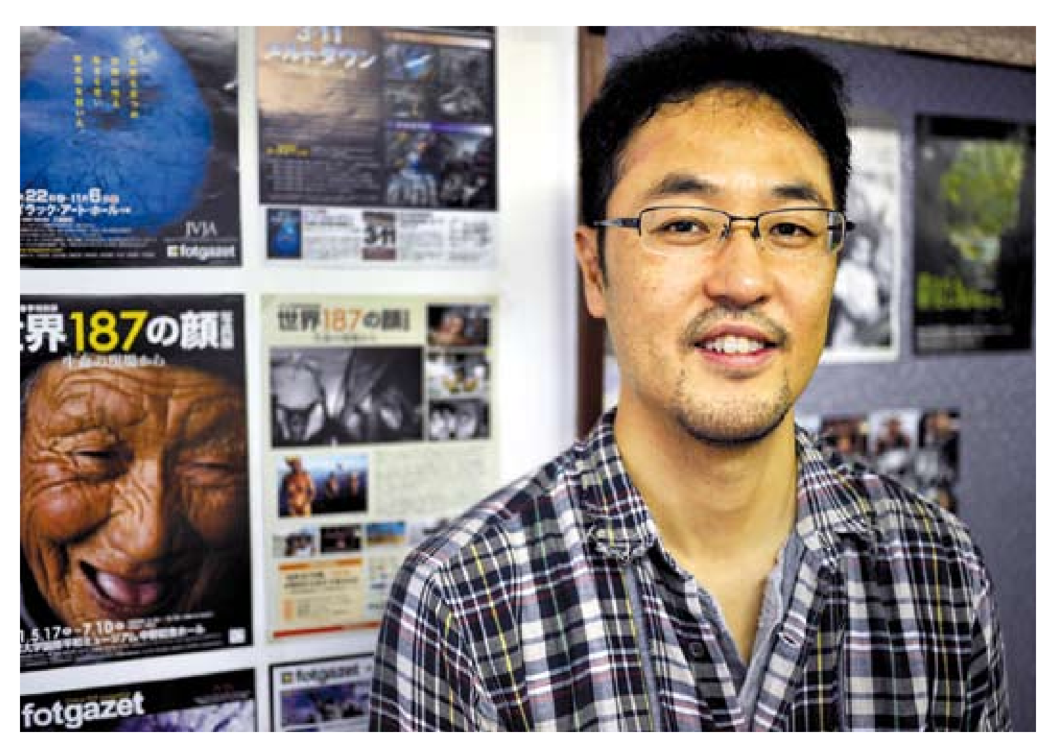
Noda Masaya

Les premiers clichés réalisés par l'équipe de Watai Takeharu le 29 juin 2012 à Tôkyô.

Fukushima, ils ont été mis en cause à plusieurs reprises, mais leur façon biaisée de couvrir l'accident nucléaire et ses conséquences a provoqué la colère des gens, car c'est un sujet crucial qui concerne tout le monde que l'on soit jeune ou vieux. Ils voulaient savoir ce qui s'est vraiment passé, mais les médias n'ont jamais apporté de réponse satisfaisante et argumentée. Le Tôkyô Shimbun *est sans doute le seul quotidien important à avoir cherché la vérité depuis le début de la crise. Bien sûr, nous sommes conscients du fait que les choses ne sont pas aussi simples qu'il y paraît. La* NHK *a ainsi été beaucoup critiquée, mais elle a cependant diffusé quelques unes des meilleures émissions sur la question",* nuance le journaliste.

En tant que membre de la profession, il partage les craintes et les doutes de ses collègues à l'égard de l'avenir de la profession. *"Nous sommes conscients que beaucoup de personnes nous haïssent",* reconnaît-il. *"Quand je me suis rendu à Fukushima, les gens voulaient savoir à quel média j'appartenais et si j'allais vraiment montrer ce que j'avais vu. Ça complique notre travail parce qu'il est désormais difficile d'entrer en contact avec les gens pour les interroger. Les choses sont d'autant plus difficiles que le sujet traité est complexe. Même les journalistes qui veulent présenter la situation de façon équilibrée ont bien du mal dans la mesure où même les experts ne parviennent pas à s'entendre sur de nombreux aspects de l'énergie nucléaire. Il y a donc un fort sentiment d'insécurité et il est difficile, pour nous journalistes, de dire à l'opinion de faire attention à ceci ou de ne pas s'inquiéter de cela".*

Tepco, qui, par le passé, a eu une grande influence dans la façon dont les grands médias ont couvert le débat sur l'énergie nucléaire, a récemment été nationalisée. La manifestation du 29 juin a été couverte par la plupart des grands journaux. WATAI Takeharu considère cela comme un nouveau point de départ. *"Cela peut néanmoins s'avérer problématique,* assure-t-il. *Un brusque changement dans la façon de couvrir la question pourrait laisser croire que les médias ont menti au public pendant 18 mois. Lorsque, au cours des prochaines années, nous verrons une augmentation visible du nombre de cas de cancer et de leucémie, les gens se souviendront de tous les articles lénifiants du passé".*



WATAI Takeharu se montre modérément optimiste sur l'avenir du journalisme au Japon.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Voilà pourquoi il se montre modérément optimiste sur l'avenir du journalisme au Japon. *"Jusqu'à il y a encore 10 ou 20 ans, il était quasiment impossible de diffuser des images ou des informations de façon indépendante. Aujourd'hui, beaucoup de gens disposent de connaissances technologiques pour se passer des principales chaînes de télévision. D'après moi, il y aura un nombre croissant de personnes qui feront la même chose que nous avons faite au cours des mois écoulés. Cependant, le journalisme citoyen n'est pas encore totalement implanté au Japon. De façon évidente, il y a eu un regain d'activité dans ce domaine après Fukushima et des sites Internet comme OurPlanet-TV ont certainement contribué à cet essor. Mais, en comparaison avec ce qui se passe dans d'autres pays, ce mouvement est encore balbutiant",* conclut WATAI Takeharu.

GIANNI SIMONE

DÉCRYPTAGE

Tôkyô Shimbun, le petit journal qui monte, qui monte…

Jusqu'aux manifestations du mois de juin autour de la résidence du Premier ministre qu'il n'a pas jugé bon de couvrir, le *Tôkyô Shimbun* bénéficiait depuis plusieurs mois d'une réputation grandissante parmi les habitants de la capitale. Ses prises de position en faveur d'une sortie du nucléaire ne sont pas étrangères à ce regain de popularité. Il n'était pas rare d'entendre dans la bouche de Tokyoïtes que *"le seul à dire la vérité est le* Tôkyô Shimbun*".* Il faut dire qu'à la différence de ses confrères, il a traité de façon exhaustive la plupart des rassemblements anti-nucléaires qui ont été organisés depuis le printemps de 2011. Cela lui a valu de gagner de nouveaux lecteurs au moment où les autres



journaux en perdaient. Toutefois, le *Tôkyô Shimbun* reste un quotidien modeste. Sa diffusion ne dépasse par les 550 000 exemplaires quand le *Yomiuri Shimbun*, le premier quotidien du pays, en vend 10 millions et que l'*Asahi Shimbun,* le numéro deux, en écoule près de 8 millions. Propriété du groupe Chûnichi Shimbun, principal quotidien de la région de Nagoya, le *Tôkyô Shimbun* fait figure d'un ovni dans le paysage de la presse japonaise, ce qui lui permet une certaine liberté de ton que les autres journaux ne s'autorisent pas.

On la retrouve en particulier dans la rubrique *Kochira tokuhôbu* [Voici la section spéciale] dont la notoriété ne cesse de croître depuis 18 mois. Cette section spéciale n'est pourtant pas toute jeune. Elle a été créée en 1968 dans le but de publier des enquêtes et des sujets que les autres sections du journal ne pouvaient pas couvrir pour des raisons d'encombrement ou d'orientation éditoriale. Les événements liés à l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi lui ont donné une nouvelle dimension, puisqu'elle est très vite devenue un espace où l'on analysait de façon critique le travail des autres médias et où l'on s'interrogeait sur les bienfaits de l'énergie nucléaire. L'objectif principal est de suivre les mouvements de citoyens (*shimin undô*) afin d'être au plus près des préoccupations de la population afin de mieux les relayer. Composée d'une douzaine de journalistes dont les deux tiers sont sur le terrain, la section spéciale du *Tôkyô Shimbun* constitue une espèce d'avant-garde grâce à laquelle le quotidien reste en contact avec la réalité ou presque…

O. N.

DÉBAT **Le temps de la remise en question**

Pour OHNO Hirohito, un des principaux responsables de la rédaction de l'*Asahi Shimbun*, la presse a un train de retard.

Depuis plusieurs années, la diffusion des journaux baisse au Japon. Comment expliquez-vous ce phénomène ?

OHNO Hirohito : Tout d'abord, d'autres moyens de s'informer sont apparus notamment Internet. Par ailleurs, les jeunes, en particulier les étudiants, s'abonnent de moins en moins à la presse écrite. Cela s'explique aussi par une méfiance grandissante à l'égard des institutions établies dont font partie les grands médias.

Cette méfiance est apparue avant ou après les événements du 11 mars 2011, en particulier à ceux liés à l'accident de Fukushima Dai-ichi ?

O. H. : C'est quelque chose qui a commencé bien avant le 11 mars, mais ce qui s'est passé après cette date a sans doute renforcé ce sentiment de méfiance.

Parmi les arguments avancés pour justifier cette méfiance, on a souvent évoqué la dépendance des grands médias vis-à-vis des compagnies d'électricité comme Tepco, en particulier sur le plan publicitaire. Que répondez-vous à cela ?

O. H. : Comme d'autres journaux dans le monde, les quotidiens japonais vivent en partie de la publicité. Mais les compagnies d'électricité ne sont pas les seules à utiliser ce support pour communiquer. Aussi le fait de publier des encarts publicitaires de Tepco, par exemple, ne signifie pas que nous sommes dépendants de cette entreprise. C'est un peu facile de faire ce raccourci.

Quand j'étais jeune journaliste, j'ai fait mes premières armes dans la préfecture de Saga, région où est implantée une centrale nucléaire. A l'époque, il y avait un projet pour construire d'autres réacteurs. J'ai écrit de nombreux articles contre ce projet-là. L'*Asahi Shimbun* publiait déjà les encarts des compagnies d'électricité, mais à aucun moment, mes articles n'ont été censurés par la direction du journal. Je vous rappelle aussi qu'à ce moment-là le journal n'était pas foncièrement opposé à l'énergie nucléaire comme on pouvait le lire dans certains éditoriaux. Mais cela n'empêchait pas de publier ailleurs dans le journal des articles mettant en doute le nucléaire ou remettant encause certains projets comme je l'ai moi-même fait. Donc ces accusations de collusion entre les journaux et les compagnies d'électricité pour des raisons de dépendance publicitaire ne tiennent pas. Je peux dire que nous sommes libres d'écrire ce que nous voulons. Reste que de nombreux journalistes ont des hésitations à l'égard de l'attitude à adopter. C'est un fait. Mais cela n'a pas empêché notre journal de faire paraître en juillet 2011, environ quatre mois après l'accident de Fukushima, un grand éditorial dans lequel nous affirmions que le Japon devait désormais construire un avenir sans centrales nucléaires. Cela prouve bien que nos positions ne sont aucunement liées aux contrats publicitaires.

Malgré tout, le doute subsiste notamment depuis que certaines manifestations importantes de l'opinion publique contre le nucléaire n'ont pas été couvertes par la presse, y compris votre journal.

O. H. : C'est vrai que la première grande manifestation contre le nucléaire qui s'est déroulée en septembre 2011 a été très mal couverte par l'*Asahi Shimbun*. C'est un fait et c'est un problème. En effet, cette manifestation était d'une ampleur rare dans un pays où l'on manifeste peu. C'était un événement exceptionnel et notre journal n'a pas su saisir son importance. Par ailleurs, l'*Asahi Shimbun* n'a pas non plus consacré assez d'espace aux rassemblements qui se sont déroulés par la suite. Mais ce n'est pas parce que nous soutenions les centrales nucléaires, je vous rappelle que nous avions déjà pris position pour un Japon sans énergie nucléaire. Nous avons échoué dans notre couverture de ces événements parce que nous n'avons pas compris toute la portée de ces manifestations. Non seulement elles concernaient le nucléaire, mais elles marquaient une contestation vis-à-vis de la démocratie indirecte, c'est-à-dire du fonctionnement de la démocratie dans notre pays. Comme dans d'autres pays démocratiques, la démocratie japonaise est malade et la question nucléaire a mis en évidence sa faiblesse. D'un côté, la majorité de la population se montre inquiète voire hostile à l'égard du nucléaire alors que les hommes politiques se montrent insensibles à ces craintes. Les manifestations étaient donc à la fois dirigées contre la politique nucléaire, mais aussi contre la démocratie actuelle. C'est un élément très important à souligner. Je crois que les grands médias, y compris l'*Asahi Shimbun,* n'ont pas su appréhender cet aspect des choses. Les journalistes en charge de la politique dans les grands journaux estiment que la décision politique incombe au pouvoir, aux hommes politiques ou députés élus, en d'autres termes aux institutions de la démocratie indirecte. C'est la raison pour laquelle ils ne peuvent pas envisager que des manifestations puissent avoir une quelconque influence sur la décision politique. Ils ne se sont donc pas intéressés à ces grands rassemblements et les ont traités de manière si légère. C'est un vrai problème.

Le Français Pierre Ronsavallon utilise le terme de "contre-démocratie" pour évoquer la démocratie directe qui s'exprime notamment au travers de ces grandes manifestations. A mon sens, nous vivons actuellement les débuts de cette "contre-démocratie" au Japon. Mais les journalistes ont apparemment eu du mal à saisir ce phénomène.



Jérémie Souteyrat

Ancien chef du bureau européen de l'Asahi Shimbun à Londres, OHNO Hirohito a aussi été en poste à Paris avant de devenir le directeur éditorial du second quotidien japonais.

Peut-on dire que les grands médias, y compris votre journal, ont pris conscience de cette "contre-démocratie" ? Si oui, quelles sont les conséquences de cette prise de conscience ?

O. H. : Il y a effectivement eu une prise de conscience. Nous avons ainsi publié depuis la fin de l'année dernière plusieurs séries d'articles sous le titre de *Kaosu no shinen* [Le gouffre du chaos]. Elle avait justement pour thème le mauvais fonctionnement de la démocratie et surtout de la démocratie indirecte. Nous nous sommes interrogés sur le mauvais fonctionnement de la démocratie au

temps de la mondialisation. Dans tous ces articles, nous avons mis en évidence l'importance de la démocratie directe en tant qu'élément complémentaire de la démocratie indirecte. Nous avons également publié plusieurs éditoriaux qui ont souligné l'importance des manifestations au Japon.
Récemment, le gouvernement japonais dirigé par le Parti démocrate a utilisé plusieurs instruments de démocratie directe et participative pour déterminer la future politique énergétique du pays. C'est une première dans l'histoire du pays. Jamais une équipe dirigeante ne s'était appuyée ainsi sur la démocratie directe pour un sujet de cette importance. Face à cette initiative, d'autres journaux défendent la démocratie indirecte, estimant que la démocratie directe ne peut conduire qu'au populisme et au fanatisme. A l'*Asahi Shimbun,* nous essayons plutôt d'évaluer les points positifs de la démocratie directe.

Parmi les outils de la démocratie directe que les manifestants ont beaucoup utilisé pour relayer l'information, il y a les réseaux sociaux comme Twitter ou Facebook. Comment un journal comme le vôtre s'y adapte pour se rapprocher de cette fameuse démocratie directe ?
O. H. : Comme je le disais, il y a une méfiance qui s'est installée à l'égard des institutions établies. Après l'accident de Fukushima, ce qui a caractérisé les médias, c'est plutôt le discrédit que le crédit. Au même titre que les dirigeants politiques, les grands médias ont été discrédités. Beaucoup de gens se sont alors tournés vers Facebook ou Twitter pour trouver de l'information. Nous sommes responsables de cette situation. Nous devons donc considérer sérieusement le changement d'attitude à l'égard des médias, c'est une évidence. Toutefois, je n'arrive pas encore à saisir parfaitement le rôle de ces nouveaux médias.
Au niveau de l'Etat-nation, je crois qu'il est indispensable qu'il y ait, à plusieurs niveaux de la société, ce que j'appelle des références et que celles-ci soient partagées par le plus grand nombre. Dans le passé, les grands médias faisaient partie de ces références. Aujourd'hui, ils ont perdu ce statut, mais, dans le même temps, je ne suis pas certain que les nouveaux médias soient en mesure de prendre la place jadis occupée par la presse écrite et la télévision. Ce que les nouveaux médias procurent aux lecteurs ce n'est pas une référence, mais plutôt une préférence. Ainsi sur Internet, on recherche uniquement les informations qui nous plaisent ou qui vont dans notre sens. Les gens qui sont opposés au nucléaire se retrouvent ainsi sur certains sites rejetant cette énergie tandis que les gens qui soutiennent le principe des centrales se rassemblent autour de sites favorables à l'atome. Le débat disparaît et les nouveaux médias ne parviennent pas à se constituer comme une nouvelle référence pour la société actuelle.
Face à cette tendance, les grands médias, comme l'*Asahi Shimbun,* cherchent à accorder plus de place au débat public. Dans notre journal, nous ouvrons davantage nos pages aux contributions extérieures. Pour récupérer la confiance des lecteurs, nous sommes prêts à tous les efforts. Nous avons ainsi créé des pages dans lesquelles nous expliquons pourquoi nous avons publié tel ou tel éditorial et tel ou tel article. Nous publions donc des articles sur la situation à l'intérieur du pays, mais aussi sur nous-mêmes parce que les médias ne sont pas seulement des observateurs. Ils sont des acteurs au sein de la société. Je ne sais pas si cela va porter ses fruits et nous permettre de retrouver la confiance des lecteurs. C'est en tout cas quelque chose que nous devions mettre en place.



*La rédaction de l'*Asahi Shimbun *compte quelque 2200 journalistes.*

Jérémie Souteyrat



A gauche, le premier numéro de l'Asahi Shimbun paru le 25 janvier 1879. A droite, l'édition du 26 septembre 2012.

C'est donc une sorte de démocratie directe que vous mettez en place dans votre journal…
O. H. : Oui. Le dialogue avec les lecteurs est important. Il existe depuis longtemps au sein du journal des pages consacrées au courrier des lecteurs. Mais nous souhaitons leur donner plus de relief à l'avenir, car c'est un élément fondamental pour rétablir la confiance avec eux.

Quels sont les autres grands défis qui attendent l'*Asahi Shimbun* dans les mois à venir et comment vous vous préparez à les affronter ?
O. H. : Je pense qu'il faudrait que les journalistes, en particulier ceux chargés de la politique, prennent un peu de distance par rapport à la matière qu'ils traitent. Ils travaillent la plupart du temps en relation directe avec ce qui se passe à Nagata-chô (quartier de Tôkyô au cœur de la vie politique). Ils devraient pouvoir écrire sur la politique sans forcément s'appuyer sur ce qui se dit ou se fait à Nagata-chô. Il faut aussi écrire sur ce qui se passe aussi dans la rue. C'est aussi de la politique. Voilà un défi important que nous nous devons de relever. Jusqu'à présent, nous avons travaillé en nous fondant sur un découpage de l'information en grandes catégories comme la politique, l'économie, les faits divers, l'international, etc. Or il apparaît de plus en plus clairement que les séparations entre ces catégories s'estompent de plus en plus. Les journalistes doivent donc regarder au-delà de leur petit monde qui n'a plus de sens lorsqu'il est pris tout seul et relativiser leur façon de penser. Voilà ce qu'il faut faire…

Une tâche difficile ?
O. H. : Oui, ça l'est, mais c'est indispensable. Si je prends l'exemple des tensions actuelles entre le Japon et la Chine, je pense qu'il est complètement inutile de publier des articles qui ne s'intéressent qu'au point de vue national. Il faut considérer le problème dans sa globalité et le relativiser.

Les grands médias doivent donc se réformer comme l'ont fait d'autres secteurs du pays au cours des vingt dernières années ?
O. H. : Oui. D'ailleurs, au sein de notre journal, de plus en plus de voix 'élèvent pour le demander. Il y a, je crois, une prise de conscience qui s'est opérée. Par rapport à la question des *kisha club* (club de la presse implanté au niveau de chaque institution ou grande entreprise et réservé à des journalistes affiliés), l'*Asahi Shimbun* soutient l'idée qu'il faut les ouvrir à tous les journalistes. Mais les *kisha club* ne sont pas un obstacle en soi. Nous avons d'ailleurs créé un nouveau service composé de journalistes qui n'appartiennent à aucun des *kisha club.* Nous publions de plus en plus d'enquêtes indépendantes de l'information obtenue dans ces *kisha club.* C'est une évolution importante et indicative du chemin que nous devons emprunter pour réussir notre transformation.

Propos recueillis par O. N.


MATCH INTERNATIONAL
FFF
FRANCE-JAPON
VENDREDI 12 OCTOBRE 2012 - 21:00
STADEFRANCE®
ANIMATIONS DÈS 19H
PACK FAMILLE
4 PLACES
40€*
RÉSERVATIONS SUR FFF.FR
ET STADEFRANCE.COM
FLASHEZ-MOI
POUR PLUS D'INFOS
megalo&company
PARTENAIRES MAJEURS
ÉQUIPE DE FRANCE
CA
GDF SUEZ
PMU
*HORS FRAIS DE GESTION

MUSIQUE Tristesse Contemporaine

Imaginez un trio répondant au nom de Tristesse Contemporaine et qui n'est autre que le nom d'un essai d'Hippolyte Fierens Gevaert sur les grands courants moraux et intellectuels du XIXe siècle. Imaginez ensuite que les influences revendiquées par cet étrange trio se retrouvent dans la musique des Talking Heads, Yound Marble Giant ou encore des Cure. Cela laisse ainsi augurer des ambiances emplies de torpeur, de vague à l'âme, mais avant tout d'originalité. Il s'agit du groupe Tristesse Contemporaine, trio anglo-norvégo-japonais. Sa particularité réside également dans l'esprit et la manière qui l'ont façonné. L'amitié fut le dénominateur commun qui rassembla Léo Hellden norvégien et ex-guitariste de Jay Jay Johanson, Maik, londonien d'origine jamaïcaine et enfin, Narumi la pianiste, originaire de Tôkyô. Après un premier "girl band" punk au Japon, elle décida de s'installer en France, participa à différents projets avant de fonder le trio en 2009. Il se produira en octobre et novembre.



12/10 La Rodia à Besançon, 25/10 Festival Ouest Park au Havre, 14/11 Festival Musiques Volantes à Rennes, 30/11 Le Transbordeur à Lyon et d'autres dates sur : www.tristessecontemporaine.com

CURIOSITÉ Pour le plaisir

En dépit de sa présentation un peu confuse et une mise en page qui ne rend pas toujours la lecture aisée, cet ouvrage de 110 pages est une introduction originale sur le pays du Soleil-levant. Choisissant à la fois d'aborder le pays avec des thèmes sérieux et des sujets décalés, les deux auteurs dressent un portrait certes incomplet, mais sympathique du Japon.



La plus grande cuillère à riz du monde de Sirisombath et Olivier Romac, Kotoji Editions, 9€

CINÉ-CLUB Un nouveau rendez-vous à Vichy

Tandis que la troisième saison de Rendez-vous avec le Japon démarre le 20 octobre au cinéma La Pagode à Paris avec une avant-première exceptionnelle (voir p. 17), *Zoom Japon* a décidé de créer un nouvel événement cinématographique. Il aura lieu tous les deux mois au cinéma Etoile Palace de Vichy. Sur le même principe que celui de Paris, ce second rendez-vous proposera des films suivis d'un débat. La première séance aura lieu le 9 octobre à 19h30 avec le film *I Wish* de KORE-EDA Hirokazu. Une discussion aura ensuite lieu avec Claude Leblanc, auteur du *Japon vu du train*.

Centre commercial des quatre chemins
35 rue Lucas 03200 Vichy - Tél. : 04 70 30 18 90

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Voilà les lumières de Paris !

Depuis mon enfance, je rêvais de me promener sur les pavés éclairés par des lampadaires comme on le voit dans beaucoup de films français. Mon destin m'emmena à Paris en 1989. Il était très tôt le matin, par le hublot je regardais depuis le ciel la ville de Paris. Je me souviens qu'à ce moment-là, je m'étais écriée intérieurement : *"Mes ailes ! Voilà les lumières de Paris !"*, en me souvenant de la traduction japonaise du film *L'Odyssée de Charles Lindbergh.* Arrivée en ville, j'ai découvert ces lampadaires parisiens dont je rêvais et qui éclairaient l'aube urbain d'une lueur jaune comme s'ils essayaient de ne pas déranger les habitants. Quel contraste lorsqu'on connaît Tôkyô où les enseignes diffusent 24h sur 24h de violentes lumières blanches.



Tout en étant consciente que c'est peut-être à cause de leurs factures d'électricité et pas forcement pour protéger la planète, j'ai l'impression que beaucoup de Français sont très attentifs aux lumières à leur domicile. Leurs éclairages sont réglés au minimum et ils ne les laissent jamais allumés inutilement. Je trouve ça admirable. Pourtant il m'arrive souvent d'oublier de les éteindre car ils sont tellement faibles que je ne les vois plus allumés au bout d'un certain temps. *"Tu n'as pas éteint la lumière ! On paye pour rien !"* Je n'échappe guère à ce genre de remarques. C'est vrai, mais je suis certaine que les Français ont un attachement particulier à l'égard de la lumière électrique. Et de plus dans ce pays où l'assistance électronique est rare, on installe des minuteries dans les escaliers. D'ailleurs, cela surprend beaucoup les touristes japonais qui ne s'attendent pas à rencontrer ce système dès le 2ème étage.
Grâce à ces économies d'électricité, mes yeux se sont habitués à une luminosité plus faible et lorsque je suis retournée au Japon l'été dernier, je n'ai pas été choquée par les économies d'énergie liées à l'arrêt des centrales nucléaires. Tôkyô que les Japonais trouvaient sombre était à mes yeux encore bien éclairé. Je me demande si Tôkyô ressemblera à Paris en 2030 du point de vue de sa luminosité.

LITTÉRATURE La mémoire de nos mères

Poursuivant le travail entamé avec son premier roman, Julie Otsuka évoque avec force la condition des immigrés nippons en Amérique.

Sur le bateau nous étions presque toutes vierges. Nous avions de longs cheveux noirs, de larges pieds plats et nous n'étions pas très grandes." C'est par ces mots que débute le nouveau roman de Julie Otsuka. La romancière américaine d'origine japonaise livre un second roman qui ressemble à une sorte de compte rendu portant sur la vie de Japonaises qui, au début du siècle dernier, avaient quitté l'archipel pour fuir la pauvreté et se marier avec des compatriotes partis quelques années plus tôt pour faire fortune aux Etats-Unis. C'est en 1890 que l'immigration nippone vers l'Amérique débute. Ils sont 148 candidats cette année-là. Vingt ans plus tard, ils seront plus de 150 000. Mais leur présence suscite de nombreux problèmes. Voilà pourquoi, l'immigration japonaise vers les Etats-Unis sera officiellement suspendue en 1924.

Après son premier roman, *Quand l'empereur était un dieu,* publié chez le même éditeur en 2004 qui abordait la façon dont les ressortissants d'origine japonaise avaient été maltraités et enfermés dans des camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale, l'écrivain poursuit sa quête sur ses racines. *"Je me suis aussi fondée sur ce que je savais de l'histoire de ma propre famille. Mon grand-père, soupçonné d'être un espion à la solde du Japon, a été arrêté par le FBI le jour de l'attaque contre Pearl Harbour [7 décembre 1941] et envoyé dans des camps dans le Montana, au Texas et au Nouveau Mexique. Ma mère, mon oncle ainsi que ma grand-mère ont été internés durant trois années à Topaz, dans l'Utah. Ma famille a toujours*



été très discrète sur ce qui s'est passé pendant la guerre et d'une certaine façon, l'écriture de ce roman m'a permis d'aller au-delà de ce silence", nous avait-elle déclaré, en 2004, au moment de la sortie de sa première fiction "sérieuse" comme elle l'avait souligné. A l'instar de cette dernière, *Certaines n'avaient jamais vu la mer* a été un travail de longue haleine pour la jeune femme. *"Il a fait lentement son chemin en moi",* explique-t-elle. Huit années pour livrer un ouvrage de 140 pages qui prend le lecteur aux tripes. Pourtant, et c'est là la grande force de ce récit, l'écrivain ne tombe pas dans le pathos, optant pour un style épuré et une distance avec le sujet qui lui permet d'éviter d'employer un vocabulaire destiné à émouvoir le lecteur. Cela n'empêche pas l'émotion d'être présente, bien au contraire.

A la manière de ces objets en céramique qui donnent l'impression d'être bruts et qui suscitent néanmoins une impression de beauté, le second roman de Julie Otsuka ne laisse pas indifférent. Dans son premier roman, elle avait déjà entamé ce travail stylistique visant à dépouiller le plus possible son texte de toute sensiblerie de façon à laisser au lecteur la liberté de s'approprier les personnages dont la plupart n'avait pas de noms. Avec *Certaines n'avaient jamais vu la mer,* elle ne nomme aucune des femmes dont elle raconte le destin sur cette terre étrangère qui leur réserve de mauvaises surprises. La différence fondamentale, cette fois, c'est l'omniprésence du "nous". *"Nous ne parlions guère. Mangions peu. Nous étions douces. Nous étions bonnes. Nous ne causions jamais de problème et les laissions faire de nous ce qu'elles voulaient. Nous ne les embêtions pas avec nos questions. Nous ne répondions ni ne nous plaignions jamais. La plupart d'entre nous étaient des filles simples de la campagne qui ne parlaient pas anglais et par conséquent en Amérique, nous le savions, nous n'avions pas d'autre choix que de récurer les éviers et frotter les parquets".* Ces quelques phrases résument bien l'esprit du roman qui interpelle le lecteur au plus profond de sa conscience. Il ne peut pas rester insensible devant ce rapport circonstancié sur la vie de ces individus qui apparaissent un beau jour dans son quotidien et auxquels il accorde peu d'intérêt sinon un certain dédain. En définitive ces Japonaises auraient bien pu être les Sénégalaises, les Roms ou les Tunisiennes qui nous entourent sans que nous y fassions attention. Et puis, un jour, elles disparaissent comme les Japonais qui sont partis du jour au lendemain en 1942. *"Les Japonais ont disparu de notre ville. Leurs maisons sont vides, murées. Leurs boîtes aux lettres débordent. Tout ce que nous savons c'est que les Japonais sont là-bas quelque part, dans tel ou tel lieu, et que nous ne les reverrons sans doute jamais plus en ce bas monde".* Avec son dernier chapitre, Julie Otsuka boucle la boucle et nous ramène au début de *Quand l'empereur était un dieu* et du premier chapitre intitulé *Ordre d'évacuation n°19.* La romancière a ainsi remonté le temps tout en soulignant de façon simple que la question de l'immigration n'a guère évolué depuis plus d'un siècle dans nos sociétés. Mais elle ne donne aucune leçon, laissant au lecteur le soin de tirer lui-même les enseignements de son attitude vis-à-vis de l'étranger.

Odaira Namihei

RÉFÉRENCE

CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER de Julie Otsuka, trad. de l'anglais par Carine Chichereau, Phébus, coll. Littérature étrangère, 15 €.

RENCONTRE Tomita appuie là où ça fait mal

A l'occasion de la sortie attendue du film *Saudade*, TOMITA Katsuya et le scénariste AIZAWA Toranosuke racontent leur Japon.

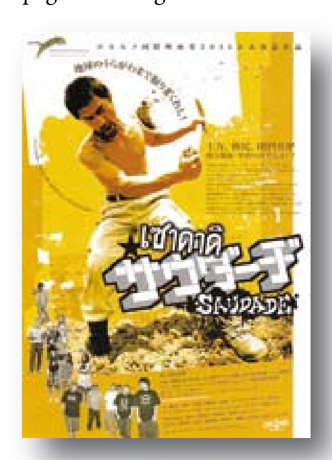
Entièrement auto-produit, *Saudade* commence dans une langueur toute brésilienne et nous entraîne peu à peu dans l'univers fermé des immigrés sur fond de hip-hop et de bruits de marteaux piqueurs. Le nouveau film de TOMITA Katsuya au titre plein de mélancolie a été présenté dans plusieurs festivals européens. Le long de la Nationale 20, qui relie Tôkyô à la préfecture de Yamanashi, les personnages, aussi réels dans la vie qu'à l'écran, évoluent dans une ville de campagne transformée en centre commercial où leurs seules alternatives de travail sont les chantiers, les bars à hôtesses et le pachinko [jeu électronique qui consiste à faire glisser des billes de fer]. A travers le destin d'Amano, un jeune rappeur qui remplit des sacs de sable et tourne sa frustration contre les immigrés, on découvre la vie des *nikkei*, les Nippo-Brésiliens, descendants de Japonais de la troisième génération.

Dans le huis-clos d'une ville fantôme aux rideaux de fer toujours descendus, il y a aussi les filles thaïs embauchées dans des "pubs" pour concurrencer les bars à hôtesses *made in Japan*. En abordant le thème de l'immigration féminine, TOMITA nous fait pénétrer dans le monde flottant du *mizu shôbai* ou "commerce de l'eau". Il fait ainsi un pied de nez à l'univers glauque du business de la spiritualité à travers un trafic d'eau de source qui "désintoxique" . Pris au piège dans les zones grises d'un système où ils resteront toujours des marginaux, les personnages vont se croiser sans jamais vraiment se comprendre. De la nostalgie du pays natal à la haine de l'étranger, *Saudade* se savoure comme un bon morceau de hip-hop, *"un cocktail où se mêlent le sang, les larmes et la sueur"*.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI

***Saudade* se déroule dans votre ville natale de Yamanashi, est-ce-qu'elle est particulière au Japon ?**

TOMITA Katsuya : Non, l'histoire aurait pu se passer dans n'importe quelle autre petite ville. Le décor y est le même, l'histoire aussi. La vie sociale des campagnes s'est organisée autour de la voiture il y a longtemps, mais depuis le milieu des années 90, avec la pression des Etats-Unis et la globalisaton, certaines lois qui jadis empêchaient la construction tous azimuts ont été abrogées. Cela a entraîné un changement radical dans le paysage rural. Les grands centres commerciaux le long des routes se sont developpés et les quartiers autour des gares, jadis pleins de vie, se sont transformés en espaces fantômes.



Vos acteurs interprètent presque tous leur propre quotidien et vivent dans cette ville, vous vous connaissiez tous avant le film ?

T. K. : Oui, les deux personnages de Seiji et Bing sont de vieux camarades de classe. Ils continuent à travailler dans les chantiers. Le rappeur Dengaryû qui joue Amano est aussi un "freeter", un travailleur à temps partiel, tout comme AIZAWA ! Moi-même, je voulais devenir musicien de punk rock, mais ça n'a pas marché. Du coup, je suis devenu camionneur. D'ailleurs je continuais à exercer ce métier pendant le tournage de mon film, jusqu'au jour où on m'a temporairement retiré le permis. J'étais trop fatigué et je me suis fait flasher par un radar.

Au Japon, la situation du cinéma indépendant est-elle vraiment critique ?

T. K. : Oui, c'est de pire en pire. Contrairement à la France, il n'existe pas de subventions pour les auteurs indépendants et les artistes en général.

AIZAWA Toranosuke : En fait, on vous aide seulement si vous êtes connus ! Cela nous a obligé à nous autofinancer et cela a été très difficile.

T. K. : Mais grâce à la présentation du film à l'étranger, nous avons été vraiment récompensés de nos efforts. Je pense que les artistes doivent utiliser tous les moyens qu'ils ont pour se faire connaître, sans rien attendre de personne.

Pouvez-vous nous parler de l'histoire des *Nikkei*, les Nippo-Brésiliens ?

A. T. : L'émigration des Japonais au Brésil a commencé il y a environ 100 ans, sous la restauration de Meiji. A l'époque, le Japon était pauvre et c'est avec la bénédiction du gouvernement qu'environ 800 japonais sont partis. En fait, ils se sont devoués pour la patrie et se sont exilés dans l'espoir de revenir un jour au Japon. A l'époque, le Brésil était très prospère. Ils se sont implantés dans la région de São Paulo et ont travaillé dans les plantations de café. Petit à petit, ils se sont mis a leur compte, ont acheté des terres et fondé des familles. Ensuite, la donne a changé et le Brésil est entré en récession. Dans les années 1990, le Japon de la bulle économique avait besoin de main-d'œuvre jeune. Les *Nikkei* de troisième génération ont pu revenir au Japon grâce à un visa spécial, mais ils ont été ostracisés par une société qui avait oublié l'histoire et les a traîté comme des opportunistes.

Dans *Saudade*, il y a le cas de cette jeune fille nippo-thaï qui est confrontée au choix de sa nationalité, le Japon ne reconnaissant pas la double nationalité…



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

T. K. : Non, les descendants de Japonais doivent choisir à partir de 22 ans, ce qui les contraint à abandonner une de leur nationalité. Le Japon est un pays insulaire très puriste. On est Japonais ou on ne l'est pas ! Je trouve que cette manière de penser est arriérée et complètement puérile. Pour les non-descendants de Japonais, c'est encore pire et très peu de gens peuvent obtenir un visa de travail.

A. T. : Oui c'est très hypocrite. Les Chinois par exemple n'entrent pas au Japon comme travailleurs, mais comme "stagiaires". Les *nikkei* entrent comme "descendants de Japonais" etc. Mais tout le monde sait que le Japon les accueille seulement parce qu'il a besoin de main-d'œuvre.

Y a-t-il beaucoup de filles originaires d'Asie du Sud-Est qui immigrent au Japon ?

T. K. : Oui, il y a d'abord eu le boom philippin dans les années 1980. C'était essentiellement des filles qui pouvaient entrer avec un visa "danseur-artiste". Comme pour les *nikkei,* on s'est attaché à donner une appellation neutre voire flatteuse au visa même si l'on savait que ces filles étaient embauchées dans les bars d'hôtesses ou qu'elles finissaient dans des réseaux de prostitution. Après, il y a eu le boom des Thaïs dans les années 1990. A cette époque, la femme japonaise occupait une place plus grande dans la société et se montrait de plus en plus indépendante. Beaucoup d'hommes se sont alors tournés vers les filles d'Asie du Sud-Est plus fragiles en apparence et plus expressives sur le plan des sentiments.

Vous évoquez aussi le pachinko dans votre film. Est-ce que ce jeu constitue un phénomène social inquiétant à vos yeux ?

T. K. : Les salles de pachinko sont implantées partout. Officiellement, elles offrent aux gagnants que des lots comme des paquets de cigarettes, car les jeux d'argent sont interdits au Japon. Mais les habitués savent que les lots peuvent être échangés contre de l'argent dans des boutiques annexes. Il existe donc une espèce de zone grise. A la base, le pachinko n'était qu'un jeu de hasard auquel les enfants pouvaient jouer et gagner des chocolats ou des jouets. Mais le problème se pose quand le jeu devient une addiction. Le matin, des gens attendent devant l'entrée comme s'ils pointaient au bureau. Ce sont surtout des femmes au foyer qui sont devenues des pros du pachinko. Elles sont tellement prises par le jeu qu'elles oublient tout. Il y a eu des drames terribles, où des jeunes enfants sont morts de chaleur dans des voitures pendant que leur mère passait la journée dans les salles de pachinko.

Le film se termine dans la violence, est-ce le reflet de la société japonaise? Qu'aurait-il fallu pour amener une fin différente?

T. K. : La fin est inspirée d'un fait divers qui s'est déroulé dans la préfecture de Kanagawa [au sud de Tô-

INTERVIEW

Dengaryû, plus vrai que nature

Dans vos chansons, vous abordez les thèmes du pouvoir, la mécanisation de la société. Que pensez-vous par exemple de l'immigration ?

Tamura Takashi alias Dengaryû : Avant *Saudade*, je ne connaissais même pas de *Nikkei*. Même dans les petites villes comme Kôfu, je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer. C'est ça la réalité des immigrés au Japon : on ne se mélange pas. On a commencé à sympathiser avec Dennis et les autres *Nikkei* mais ils sont tous repartis chercher du travail au Brésil ou autre part au Japon. Même la Thaï est repartie. La réalité dépasse la fiction !

Vous avez composé une chanson qui s'intitule Route nationale 20 comme dans le film de Tomita. Est-ce un hasard ?

T. T. : Oui. On s'est apercu qu'on avait pas mal de points communs. Cette route qui est devenue le passage obligé des gens de la région est le symbole pour nous de la "fast-foodisation" de la société. L'uniformisation des prix et des lieux a entraîné la destruction de l'économie locale.

Lors de votre dernier concert à Tôkyô, vous avez projeté des vidéos prises lors des manifestations antinucléaires organisées devant la résidence du Premier ministre. Y avez-vous participé ?

T. T. : Non, notre forme de participation est plus artistique. Je pense que c'est bien de faire de l'action directe, mais je crois que ça ne va pas durer. Les manifs ont atteint un pic de 300 000 personnes, ce n'était pas arrivé depuis 40 ans. Les organisateurs essaient de faire ça sur la durée. Mais les gens se lassent et oublient vite. On peut néanmoins continuer à agir au niveau individuel, en parlant à ses enfants et autour de soi. Je pense que c'est là où se situe la force des Japonais. Ils ont une force d'endurance hors du commun, et beaucoup de sang-froid. A l'étranger, on pense peut-être qu'on est peu réactif après un accident pareil, mais franchement, je ne souhaite pas voir les Japonais trop s'énerver ! Car si tout le peuple japonais se met en colère, ça risque de tourner au film d'horreur !

Propos recueillis par A. D.-T.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Tamura qui interprète Amano est dans le film comme dans la vie, Dengaryû, rappeur à la verve amère. Ici en concert avec son collectif Stillichimiya.

kyô]. C'est un cas isolé de violence ethnique, mais qui peut tout à fait se reproduire au Japon. Dans ce sens, *Saudade* est une fiction basée sur la réalité. Le film a aussi pour ambition d'apporter une vision future du Japon. Dans le film, le personnage d'Amano tombe peu a peu dans un délire de persécution à cause de sa situation de renégat et l'absence de communication avec ceux qu'il croit être ses ennemis. Si par exemple, le groupe de rap d'Amano et celui de Dennis le Nippo-Brésilien s'étaient produits sur la même scène, je pense que le dénouement aurait été bien différent.

Quelle image avez-vous de l'immigration en France ?

T. K. : Je garde l'image de Zidane qui donne un coup de tête en pleine finale de la Coupe du monde de football en 2006 à un joueur qui l'avait provoqué. Peut-être que cela n'avait pas de rapport direct avec son identité algérienne, mais pour nous les Japonais, cet incident nous a beaucoup impressionnés. Pour ma part, j'ai ressenti la profondeur d'un problème lié à la condition des immigrés en France. Ici au Japon, on parle en ce moment des îles de Takeshima et de Senkaku qui sont revendiquées respectivement par la Corée du sud et la Chine. Il n'est pas du tout impossible que ces conflits territoriaux se transforment un jour en des problèmes ethniques.

Le film a été tourné avant la catastrophe nucléaire de Fukushima, vous étiez au Japon à ce moment-là ?

T. K. : Oui, nous sommes partis à Fukushima presque tout de suite. Il fallait qu'on se rende compte de la situation par nous-mêmes. La zone interdite des 20 kilomètres était encore accessible et cela a été un énorme choc. On était très en colère. En plus, les médias préféraient envoyer des pigistes ou faire des interviews par téléphone plutôt que d'envoyer leurs journalistes sur place, tout en soutenant que la population de Fukushima ne risquait rien. Je me demande toujours qu'est-ce que je fous encore au Japon ! *(rires)*

PROPOS RECUEILLIS PAR A D.-T.

SORTIE Une fiction bien réelle

Distribué dans les salles françaises à compter du 31 octobre, *Saudade* est un film qui explore une face méconnue de la société nippone.


Alfama Films/Kuzoku

WAKAMATSU Kôji, l'enfant terrible du cinéma japonais, nous expliquait au moment de la sortie de son docu-fiction *United Red Army* (*Jitsuroku Rengo Sekigun: Asama sanso e no michi,* 2008) qu'il était de plus en plus difficile de produire des films de qualité et que pour parvenir à filmer ce qu'il lui plaisait, il en était arrivé à hypothéquer ses biens. TOMITA Katsuya a quant à lui été obligé de faire des petits boulots pour financer *Saudade*, l'une des sorties les plus intéressantes de cet automne 2012 et l'une des productions nippones les plus fortes de ces dernières années. Tourné en HD, ce film de plus de deux heures est un voyage au cœur d'un Japon comme on ne l'imagine guère en Europe où l'on a tendance à imaginer la société nippone sans aucune aspérité. Le Japon de TOMITA, c'est un univers urbain qui se déshumanise à vitesse grand V, donnant naissance à un mal-être qui s'exprime dans la musique, le rejet de l'autre et la violence. On est donc bien loin de l'époque où la quasi totalité des Japonais estimaient appartenir à la classe moyenne. On découvre que la précarité est devenue une norme et que les "étrangers", en l'occurence des descendants de Japonais arrivés massivement dans les années 1980 pour travailler dans les usines automobiles, n'ont plus leur place. Pour interpréter les personnages de son histoire, TOMITA a fait appel à des comédiens dont le jeu accentue encore davantage le caractère presque documentaire de cette fiction. A la différence du cinéma indépendant des années 1960-1970 qui avait tendance à déformer la réalité, celui de TOMITA Katsuya cherche à la mettre en valeur qu'elle soit belle ou moche. Une sorte de cinéma vérité dans lequel on sent toute la hargne d'un cinéaste talentueux et prêt à prendre des risques. C'est donc une chance pour le public français de pouvoir visionner ce film à compter du 31 octobre dans les salles de l'Hexagone. Pour ceux qui souhaitent le voir en avant-première, deux possibilités s'offrent à eux : le 11 octobre à la Maison de la culture du Japon à Paris (19 h 30) ou le 20 octobre à La Pagode (10 h) dans le cadre du ciné-club de Zoom Japon.

O. N.

ÉVÉNEMENT Avant-première à La Pagode

Pour débuter la troisième saison de son ciné-club Rendez-vous avec le Japon au cinéma La Pagode, à Paris, *Zoom Japon* a le plaisir de vous annoncer que *Saudade* sera projeté en avant-première le 20 octobre à 10 h en présence de son réalisateur TOMITA Katsuya qui viendra présenter son film. Ne manquez pas cette occasion exceptionnelle de rencontrer l'un des réalisateurs les plus prometteurs du cinéma japonais. Il est recommandé de réserver.

Cinéma La Pagode 57 bis rue de Babylone 75007 Paris - Réservations : 01 46 34 82 51

MANGA Les perles de la rentrée

Que vous vous intéressiez ou non à la bande dessinée, voici une sélection des ouvrages les plus intéressants du moment.

Z*oom Japon* ne parle pas assez de manga. Ce reproche, certains d'entre vous nous l'adressent de temps en temps. Il est vrai que nous ne consacrons pas beaucoup de pages à l'actualité de la bande dessinée nippone, même si nous publions régulièrement des dossiers originaux consacrés à cette thématique. Reste que nous apprécions beaucoup cette forme d'expression et que nous souhaitons partager avec vous nos coups de cœur en cette rentrée 2012.

Parmi les titres qui ont retenu notre attention, il y a d'abord la série *Billy Bat* de URASAWA Naoki dont le premier tome est paru au printemps dernier chez Pika Edition. Cette histoire bien ficelée nous entraîne dans la quête d'un dessinateur nippo-américain qui part au Japon sur les traces du personnage de chauve-souris qu'il a imaginé, mais qui existe sous la plume d'un dessinateur japonais. Comme il avait su bien le faire avec *20th Century Boys,* URASAWA joue parfaitement avec l'histoire du Japon, en y ajoutant quelques gouttes de fantastique. Le quatrième tome, qui est sorti mi-septembre, donne une nouvelle dimension au récit que le mangaka aidé de NAGASAKI Takashi nous a concocté.

Dans un autre registre, mais tout aussi haletant, *Prophecy,* le manga de TSUTSUI Tetsuya édité chez l'excellent Ki-oon. Abordant le thème de l'injustice sociale, thématique particulièrement forte dans le Japon actuel, l'auteur nous entraîne dans un jeu de cache-cache entre la police chargée de la lutte contre la cybercriminalité et un mystérieux personnage qui utilise Internet pour annoncer des crimes horribles. Dès la lecture du premier tome sorti fin juin, on est pris par le style de TSUTSUI qui nous avait déjà offert un petit bijou avec *Reset* publié en 2006 chez le même éditeur. ARAI Hideki est aussi un habitué des sujets en prise avec l'actualité. En témoigne *Ki-itchi VS,* sa nouvelle série dans laquelle il remet sur le devant de la scène son personnage fétiche Ki-itchi, pourfendeur des inégalités et de la corruption au sein des classes dirigeantes. L'adolescent que l'on avait quitté dans la première série intitulée simplement Ki-itchi a grandi. Mais il reste attaché à certaines valeurs que le Japon semble avoir oublié. Publiée depuis le printemps chez Delcourt, elle constitue une valeur sûre pour les amateurs d'histoires réalistes.

Paru au début de l'année, *Les Enfants de la mer* de IGARASHI Daisuke est sans doute l'une des plus belles sorties de 2012 comme le confirme le tome 2 publié fin août. Ce récit onirique nous entraîne dans les profondeurs de l'océan et dans des univers merveilleux dont on ne se lasse pas. Edité chez Sarbacane qui lui a réservé une présentation soignée, ce manga se savoure et s'apprécie comme une œuvre d'art grâce à la qualité du trait. Une œuvre qui devrait conquérir le cœur de ceux qui considèrent encore le manga comme un mode d'expression de médiocre qualité.

Enfin, on ne peut pas rester indifférent au travail de FURUYA Usamaru, auteur de *Palepoli* chez Imho. On ne parle plus de série au scénario complexe, mais d'un essai dans le sens artistique du terme. C'est un régal de voir l'imagination et le talent avec lesquels l'auteur de *Litchi Hikari Club* explore le monde qui nous entoure, en utilisant différents registres graphiques. Un chef-d'œuvre que tout amateur de manga digne de ce nom se doit de posséder dans sa bibliothèque.

GABRIEL BERNARD

UNE MAISON POUR TOUS

みんなの家



Le 11 mars 2011, la côte nord-est du Japon a été frappé par un très violent séisme suivi quelques minutes plus tard par un tsunami qui a dévasté villes et villages, faisant des milliers de victimes et des dégâts collossaux. Après avoir concentré les efforts sur le relogement des sinistrés, il est apparu indispensable de leur fournir un lieu où ils pourraient se retrouver pour éviter de rester isolés les uns des autres. Répondant à ce besoin manifeste, Kishin no kai, une association d'architectes créée par Itô Toyô, Yamamoto Riken, Naitô Hiroshi, Kuma Kengo et Sejima Kazuyo, a décidé de bâtir une première Maison pour tous - Minna no ie à Sendai. Elle a été inaugurée à l'automne 2011. Une seconde maison est prévue à Rikuzen Takata. Pour l'achever, Kishin no kai, a besoin de notre soutien. Zoom Japon s'associe à leur démarche et lance auprès de ses lecteurs un appel aux dons pour réunir les 50 000 euros nécessaires à la construction de cette maison commune.

Au 31 août 2012, nous avons recueilli 18 153 euros.

POURSUIVONS NOTRE EFFORT ET BÂTISSONS-LA

Les fonds récoltés par l'intermédiaire de l'association Japonaide seront versés à Kishin no kai qui les utilisera pour achever le projet de Rikuzen Takata.

Je souhaite aider à la construction de la **Maison pour tous - Minna no ie** à Rikuzen Takata en donnant la somme de :

☐ 5 euros ☐ 10 euros ☐ 20 euros ☐ 30 euros ☐ 50 euros ☐ Autre : ________________

Chèque à rédiger à l'ordre de *Japonaide* à envoyer à :

ZOOM JAPON

Zoom Japon - Opération Maison pour tous
12 rue de Nancy, 75010 Paris

ÉVÉNEMENT Le festival à ne pas manquer

Dans le cadre de son rendez-vous annuel, Mon Premier festival met à l'honneur le cinéma japonais avec quelques petits bijoux.

Cela fait déjà pratiquement un mois que l'école a repris. A la fin du mois, les premières vacances de l'année scolaire 2012-2013 seront là. Pour beaucoup de parents, c'est souvent un casse-tête de trouver une activité, notamment quand il s'agit des plus jeunes. Aussi peut-on saluer l'initiative de la Ville de Paris qui propose du 31 octobre au 6 novembre la huitième édition de Mon Premier festival dédié au jeune public à partir de deux ans. Cette opération cinématographique est intéressante à bien des égards. D'une part, elle met à la portée des plus jeunes un accès au cinéma grâce à une approche ludique et pédagogique du 7ème Art. D'autre part, pour son rendez-vous de 2012, Mon Premier festival accorde une place importante à la production japonaise ce qui est loin de nous déplaire.



Avec A letter to Momo, *film inédit en France,* OKIURA Hiroyuki *va régaler les amateurs de belles histoires.*

Les responsables de l'opération auraient pu se contenter de programmer quelques films d'animation, mais c'était oublier une de ses missions principales qui consiste à proposer au public une ouverture sur le cinéma. Le pari est osé, pourront dire certains esprits chagrins. Reste que les programmateurs ont respecté ce cahier des charges, en assurant la projection de *Gosses de Tôkyô* (*Umarete wa mita keredo,* 1932) de OZU Yasujirô au Studio des Ursulines, le 3 novembre à 16 h 15. Ce film, dans lequel deux frères entament une grève de la faim pour protester contre l'attitude de leur père, se déroule dans une atmosphère plutôt joyeuse. Pour rendre encore plus accessible cette œuvre, les organisateurs ont invité les musiciens de la formation TrioInvite à accompagner en direct le déroulement de ce film muet. Bien sûr, on ne peut pas imaginer de consacrer une partie de la programmation au Japon sans présenter quelques-uns des films d'animation les plus représentatifs du talent *made in Japan.* L'incontournable MIYAZAKI Hayao bénéficie, c'est naturel, d'un hommage particulier. Non seulement ses réalisations plaisent aux plus jeunes, mais elles sont aussi appréciées par les parents qui sont sensibles aux thématiques humanistes et écologiques qu'il y aborde. Découvrir ou redécouvrir pour certains *Mon Voisin Totoro* (*Tonari no Totoro,* 1988) sur grand écran au MK2 Quai de Seine le 1er novembre à 14 h 15 devrait mobiliser les foules. D'autant plus que la séance sera précédée d'une démonstration de tambour japonais et de danse traditionnelle. Les autres maîtres de l'animation japonaise ne sont pas oubliés pour autant. TAKAHATA Isao, KON Satoshi, HARA Keiichi ou encore HOSODA Mamoru seront aussi à l'honneur avec certains de leurs meilleurs films.

Enfin, cerises sur le gâteau, Mon Premier Festival va projeter des œuvres inédites signées YAMAMURA Kôji et OKIURA Hiroyuki. Le premier est d'ailleurs l'invité d'honneur de cette programmation Spécial Japon. Il sera présent les 5 et 6 novembre au Studio des Ursulines pour la projection de *La Boîte à malice* à 10 h30 et au Chaplin Denfert pour *Micro-histoires* à 10 h 15. *A letter to Momo* (*Momo he no tegami,* 2012), magnifique réalisation de OKIURA, est à découvrir le 31 octobre à 10 h au Cinéma des cinéastes et le 3 novembre à 14 h 15 au Studio des Ursulines. Vivement les vacances !

O. N.

INFORMATIONS PRATIQUES

MON PREMIER FESTIVAL du 31 octobre au 6 novembre 2012. Tarif unique : 4 € la séance. Programmation sur www.monpremierfestival.org

LANGUE Le japonais à la mode de chez nous

On n'a jamais fait le tour d'une langue vivante, surtout si l'on s'aventure sur le terrain des langues régionales. Pipo n'a pas fini...

Pas facile de dessiner les choses en mouvement, surtout lorsque ce mouvement emporte le dessinateur même qui ne parvient pas à poser son regard. Apprendre le japonais au Japon, c'est être de cette façon confronté à une masse en perpétuelle agitation qui vit sa langue. Le confort carcéral de la salle de classe n'est plus de mise, avec cet enseignement dont l'académisme impose par exemple de n'aborder que très rarement les particularités régionales du japonais. Changez de classe, de professeur ou même d'école, l'enseignement que vous recevrez sera toujours celui du japonais dit standard (*hyôjungo*) que l'on parle dans le Kantô, la région de Tôkyô. Au Japon, déplacez-vous, changez de ville, de région, vous verrez à quel point le pays peut compter de dialectes. Fiertés locales, richesse nationale, les langues régionales japonaises sont toujours une surprise pour le visiteur. De nombreuses provinces ont leur parler : Osaka, Kyôto, Nagoya, Fukui, Miyagi... Tous ces dialectes se distinguent du japonais standard principalement par des terminaisons et intonations particulières. Le mot *hana* (fleur), par exemple, se prononce à Tôkyô en montant sur la deuxième syllabe, alors qu'il faut descendre lorsque l'on est à Kyôto ou Osaka. (Cela se corse quand on sait que "nez" se prononce également *hana*, mais si l'oreille du néophyte ne suit pas, le contexte est toujours salutaire.) La surprise, c'est aussi de s'apercevoir que les syllabes de fin de phrase, comme *ne* ou *yo*, dont on a pourtant mis un certain temps à intégrer le fonctionnement car sans véritable équivalent en français, ont toute une flopée de cousines dans de nombreuses provinces, comme à Nagoya où *ga ya* vient régulièrement agrémenter les conversations :

すごい風(かぜ)が吹(ふ)いとるがや。
Sugoi kaze ga fuitoru ga ya.
Il y a un vent pas possible !

Ces "customisations" régionales du langage ne se limitent bien sûr pas aux fins de phrase, et cumulées dans une même réplique, elles rendent parfois le propos bien difficile à comprendre. Ainsi dans la campagne d'Okayama :

じゃけー言(い)うたじゃろ。
Ja kê iuta jaro.
J'te l'avais bien dit.

Qui, en japonais standard, se dirait : だから言(い)ったでしょう。(dakara itta deshô)
Si les Japonais sont généralement fiers de ce patrimoine linguistique, on constate toutefois que les nouvelles générations, par l'influence de médias toujours soucieux d'élargir leur audience, ne pratiquent souvent plus leur langue régionale qu'accessoirement, mêlant quelques particularités bien typiques aux tournures du japonais standard pour en faciliter la compréhension.

PIERRE FERRAGUT

PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

方言(ほうげん) (hôgen) dialecte, langue régionale

方言(ほうげん)には、標準語(ひょうじゅんご)にない美(うつく)しいひびきがあります。
Hôgen ni wa, hyôjungo ni nai utsukushii hibiki ga arimasu.
Les langues régionales résonnent d'une beauté que n'a pas le japonais standard.

PIPO AU JAPON

Vent



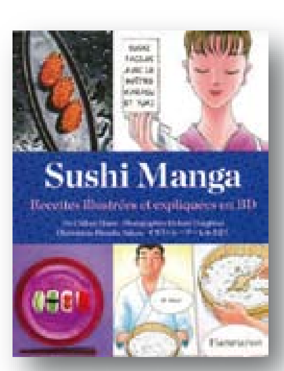






Le manga au service de la cuisine

Comme le rappelle justement Masui Chihiro dans l'introduction de cet ouvrage, *"partout dans le monde - à part au Japon, bien sûr - le mot sushi évoque la petite boulette de riz coiffée d'une tranche de poisson cru. Alors qu'en fait, au Japon, n'importe quoi devient sushi dès lors qu'il est fait avec du riz pour sushi"*. C'est suffisamment rare de lire cela que l'on peut se dire que *Sushi Manga* est un guide digne de confiance pour se lancer dans la préparation de cette spécialité dont nous sommes de plus en plus nombreux à raffoler. Sa lecture confirme la bonne impression générale qui s'en dégage lorsqu'on le feuillette pour la première fois. De toute évidence, en s'appuyant sur les conseils de Karasuyama Masao, l'une des pointures en matière de sushi qui exerce au restaurant Benkay à Paris, l'auteur a voulu mettre toutes les chances de son côté. En misant aussi sur l'originalité qui se traduit par le sens de lecture des manga et par une présentation où se mêlent dessins et photographies, Masui Chihiro a réussi son pari d'amener le lecteur à se lancer dans la réalisation de sushi. Mais il faut bien reconnaître que c'est plus facile à lire qu'à faire.



Sushi Manga de Masui Chihiro, illustrations de Shûsaku Nakata , éd. Flammarion, 19,90 €.

RESTAURANT L'excellence à prix raisonnable

C'est une des tables japonaises les plus appréciées de la capitale. Malgré cela, Shinano reste abordable et délicieux.

Il ne faut pas se laisser impressionner ni par le quartier où il est implanté ni par le décor qu'a choisi Nakahara Keiichi, le chef du restaurant Shinano. Certes, il se trouve à proximité de l'hôtel Concorde Lafayette, il est souvent fréquenté par une clientèle huppée et son décor rappelle certains grands restaurants classiques français. Mais ce restaurant n'est pas pour autant un lieu réservé aux plus nantis. Au contraire, c'est un endroit où les connaisseurs et les amateurs de bonne chère japonaise se rendent pour savourer une cuisine authentique. Cette authenticité se retrouve déjà dans le nom : Shinano qui était auparavant le nom que portait l'actuelle préfecture de Nagano où le cuisinier est né et a grandi. Son père, architecte, appréciant la cuisine raffinée a décidé de fonder un restaurant à Sagamihara, au sud de Tôkyô, où le jeune Keiichi a fait ses premières armes. Il a ensuite suivi des cours dans la fameuse école Tsuji, à Ôsaka, dont il est sorti diplômé et plein d'ambition. Comme son père envisageant de créer un nouveau restaurant, cette fois en dehors de l'archipel, Nakahara a proposé de l'ouvrir à Paris où l'une de ses tantes travaillait dans un grand magasin japonais de la Porte Maillot. C'est la raison pour laquelle il s'est installé dans le 17ème arrondissement. Il ne s'agissait pas pour lui de faire preuve de snobisme, mais de réaliser la promesse faite à son père de créer l'une des meilleures tables japonaises de la capitale française. Nous étions alors en 1988. Près de 25 ans plus tard, le pari est tenu. Shinano est un temple reconnu de la cuisine traditionnelle japonaise dont la qualité est reconnue par une clientèle variée. Il n'est pas rare de croiser quelques personnalités de la politique ou des hommes d'affaires venus traiter un contrat, mais on rencontre aussi des étudiants qui se délectent de la fraîcheur des produits proposés à des prix très abordables. Le midi, on peut manger pour 20 € d'excellents sushi et sashimi. En ajoutant 5 €, c'est un menu complet qui s'offre à vous (hors-d'œuvre et soupe inclus). Gage de la qualité de cet établissement, la présence de nombreux Japonais qui viennent s'y restaurer régulièrement. Il s'y rendent également en fin d'année pour acheter l'*osechi-ryôri*, cette préparation servie au moment du Nouvel an et qui se garde très bien plusieurs jours. C'est l'occasion pour les femmes japonaises de sortir de leur cuisine pour profiter de la compagnie de leur famille. Cela constitue une nouvelle preuve que Nakahara Keiichi se pose comme un défenseur de la tradition culinaire japonaise. Cela ne l'empêche pas de s'inquiéter pour l'avenir. Il a en effet bien du mal à trouver des cuisiniers et des aides-cuisiniers dignes de ce nom. En attendant, il rêve de créer un *chashitsu*, une pièce réservée à la cérémonie du thé. Si ce n'est pas de l'authenticité ça ?

GABRIEL BERNARD



Ozawa Kimie

PRATIQUE

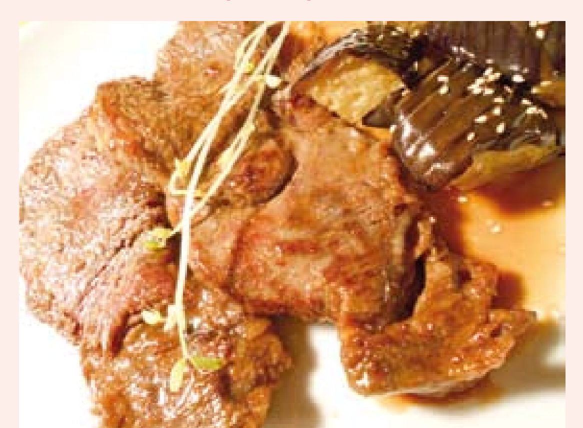
S'Y RENDRE 9 rue Belidor 75017 Paris. Tél. 01 45 72 60 76 - 12h-14h (lundi-vendredi) et 19h-22h30. Fermé samedi midi, dimanche et jours fériés

LA RECETTE DE KEIICHI, chef de Shinano

Faux filet de bœuf au miso
(Gyûniku no miso zuke)

Cela fait près de 1300 ans, c'est-à-dire l'époque de Nara (710-794) que le soja est devenu un des éléments importants de la cuisine Japonaise. Excellente source de protéines, il entre dans la composition de nombreux produits utilisés quasi quotidiennement dans la préparation des repas. Pour ne citer que les plus courants, il y a le shôyu (sauce de soja), le miso (pâte de soja fermenté), le natto (soja étuvé et fermenté), le tôfu (pâté de soja caillé) ou encore l'aburaage (pâte de soja frit). A partir de toutes ces formes de soja, on peut préparer des plats dont les saveurs seront souvent sublimées par sa présence. Pour n'évoquer que le miso qui entre dans la réalisation du plat présenté par le chef du restaurant Shinano, il faut rappeler qu'il est à la fois un condiment et une base pour les soupes ou les sauces. Il remplace aisément le sel dans la cuisine quotidienne. Il est aussi utilisé comme saumure, dans la préparation des sauces et des crèmes à tartiner, ainsi que pour la décoration et l'assaisonnement des plats. Rappelons aussi que selon la tradition, une femme japonaise doit savoir préparer la soupe au miso pour pouvoir se marier !

INGRÉDIENTS (pour 2 personnes)



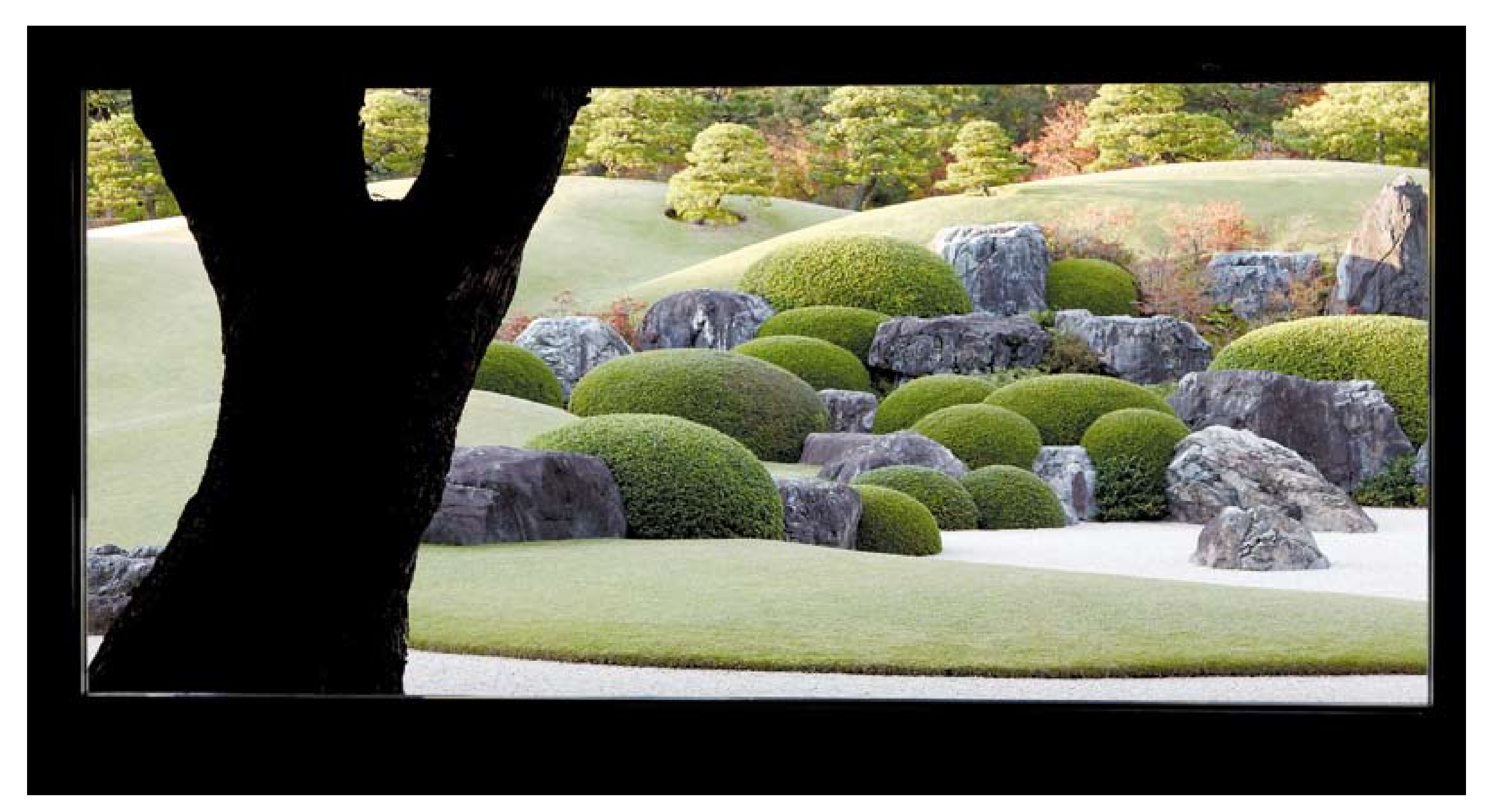
180 g de faux filet (2 tranches)

Ingrédients de dengaku-miso :
300g de miso blanc
20cl de sake
200g de sucre
Un peu de brandy

Ingrédients pour l'aubergine
Une moitié d'aubergine
Un peu de sésame blanc
Huile

PRÉPARATION

1 - Mélanger le miso, le sake et le sucre dans une casserole à petit feu. **2** - Quand le mélange commence à épaissir, ajouter le brandy et bien touiller. **3** - Verser la sauce refroidie sur le faux filet préalablement disposé dans une boîte Tupperware et laisser reposer 2 à 3 heures dans le réfrigérateur. **4** - Ôter grossièrement la sauce présente sur le faux filet. **5** - Cuire au four à 180° pendant 15 minutes jusqu'à ce qu'il soit grillé à la surface. On peut aussi choisir de le faire griller à la poêle à feu moyen. **6** - Couper la moitié de l'aubergine en deux dans le sens de la longueur puis en quatre avant de plonger les morceaux dans l'huile chaude. **7** - Une fois qu'ils sont bien frits, les disposer sur du papier absorbant. **8** - Disposer le dengaku-miso sur les morceaux d'aubergine et parsemer de sésame pour décorer. **9** - Servir avec la viande.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Derrière des grandes baies vitrées, s'étale un magnifique jardin dont la beauté est louée au Japon et à l'étranger.

DÉTOUR **Adachi, le Musée avec un grand M**

Depuis 1970, ce haut lieu de l'art japonais se distingue aussi par un jardin exceptionnel qui attire des milliers de visiteurs.

Au Japon, la plupart des musées les plus intéressants ont été créés par de riches industriels qui ont décidé de consacrer une partie de leur fortune à la constitution de collections d'art. Dans bien des cas, c'est la peinture occidentale qui a été privilégiée comme en témoigne, par exemple, le musée d'art Ohara à Kurashiki. Créé en 1930 par OHARA Magosaburô qui s'était enrichi grâce au textile, ce musée dispose d'une impressionnante collection de peintures et de sculptures européennes. L'entrepreneur ADACHI Zenkô est un autre représentant de cette génération d'entrepreneurs talentueux. Avec sa richesse amassée notamment dans l'immobilier, il décide de se lancer dans la collection d'art japonais et s'intéresse notamment à la peinture moderne. Au fil des annnées, il achète ce qui se fait de mieux et finit par disposer de trésors signés YOKOYAMA Taikan, SAKAKIBARA Shihô, HASHIMOTO Kanetsu ou encore UEMURA Shôen, la fine fleur de la peinture japonaise née à la fin du XIXème siècle qui a bouleversé le monde des arts au Japon. Disposant de toutes ces toiles et d'autres objets de la même époque, ADACHI Zenkô décide de créer un musée dans sa ville natale de Yasugi. Située dans la préfecture de Shimane, à l'ouest de l'archipel, cette petite cité ne vaut que par cet établissement créé en 1970 qui dispose d'un autre argument : son jardin japonais. *"Lorsque j'ai pris la décision de construire un musée d'art, il m'est apparu qu'un jardin japonais, quintescence du sens artistique des Japonais, s'imposait car il correspondait le mieux à la beauté de la peinture japonaise"*, expliquait le magnat dans ses mémoires parues en 2007 à titre posthume. Faisant appel à l'une des plus grandes autorités en matière de jardin, NAKANE Kinsaku, pour qu'il dessine ce jardin divisé en six parties, ADACHI Zenkô voulait que le résultat soit à la hauteur des œuvres expo-

S'Y RENDRE

ADACHI BIJUTSUKAN 320 Furukawa-chô, Yasugi, 692-0064 - Tél. 0854-28-7111. 2200 yens. Ouvert de 9h à 17h30 (17h d'octobre à avril). Situé à une vingtaine de minutes de la gare de Yasugi que l'on atteint en 2h25 au départ d'Okayama, le musée est accessible par une navette gratuite (11 rotations par jour). www.adachi-museum.or.jp

sées à l'intérieur de son musée. *"J'avais été très impressionné par le jardin japonais du temple Unju-ji que je fréquentais quand j'étais enfant",* poursuivait-il dans son livre de souvenirs. La création du jardin est tellement importante à ses yeux que l'homme d'affaires participe lui aussi à sa conception et le fait évoluer au fil des années pour qu'il prenne sa forme actuelle. C'est d'ailleurs le point fort sur lequel les responsables du musée s'appuient aujourd'hui pour communiquer. Lorsqu'on arrive sur place, plusieurs panneaux indiquent au visiteur que le jardin a obtenu trois étoiles dans le *Guide vert Michelin* (peut-être ajoutera-t-on bientôt les trois "yeux" du guide *Le Japon vu du train* de la collection *Zoom Japon* ?). Il y a surtout une stèle qui annonce fièrement que la revue américaine *Sukiya Living Magazine (The Journal of Japanese Gardening)* l'a classé pour la neuvième année consécutive à la première place des jardins japonais dans le monde. Cette distinction n'est pas volée, car le jardin qui s'étend sur plus de 16 hectares est une véritable œuvre d'art conçue comme telle. En effet, pour son concepteur comme pour ADACHI Zenkô, les cinq jardins (jardin paysager sec, un jardin de mousses, un étang, un jardin de graviers blancs, un bois de pins) sont un tableau vivant qui change avec les saisons et se contemple comme une peinture. Il n'est donc pas question de déambuler dans ce vaste espace, mais bien de l'admirer comme on le ferait d'une œuvre derrière une vitrine. La visite du musée commence d'ailleurs par celle du jardin qui épouse les contours des bâtiments. D'immenses baies

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

En automne, le jardin prend des tons rouges et orangés qui tranchent avec le vert de certaines essences et le blanc des graviers.



Adachi Bijutsukan

Parmi les œuvres les plus impressionnantes de Yokoyama *Taikan, on trouve cet immense panneau de plus de 7 mètres qu'il a réalisé en 1931.*

vitrées servent ainsi de "cadres" au jardin, lequel incarne la beauté du monde. Au fond, une cascade artificielle de 15 mètres de hauteur créée huit ans après l'ouverture du musée laisse à penser que le jardin sera traversé par une belle eau limpide. En fait, celle-ci est figurée par le gravier blanc qui tranche avec le vert des arbres et le gris des rochers qui rappellent les montagnes. La création du jardin s'est faite par petites touches. Adachi Zenkô rappelle dans ses mémoires qu'il venait chaque jour apporter quelques corrections pour que le jardin atteigne le niveau de perfection qu'il souhaitait.

Le résultat est à la hauteur de ses ambitions. Il constitue une introduction de choix au reste de la collection très riche. Avant de quitter le rez-de-chaussée et ce magnifique jardin, on peut faire une halte dans l'un des deux salons de thé. Au tour d'un excellent thé vert et d'une pâtisserie, on pourra encore profiter pendant quelques minutes de cet agencement minutieux destiné à créer un monde parfait. Inutile de se presser, d'autant que les changements de lumière à certains moments de la journée permettent de mettre en valeur certains détails qu'on n'aurait pas remarqué plus tôt ou plus tard. Cela dit, la visite des autres salles justifie qu'on finisse par abandonner le jardin. Au premier étage, on trouve ainsi l'une des plus belles sinon la plus belle collection d'art moderne japonais. La vedette de cet ensemble s'appelle Yokoyama Taikan. Celui qui fut, en 1889, l'un des premiers diplômés de l'Ecole des beaux-arts de Tôkyô a joué un rôle crucial dans la redéfinition de la peinture japonaise. Adachi Zenkô, très sensible à la manière dont ce peintre abordait la représentation des paysages, a accumulé une impressionnante collection de ses œuvres grâce à laquelle on peut voir de quelle façon il a évolué, en introduisant notamment des techniques occidentales. Dans la salle qui lui est consacrée, on retrouve son fameux *Feuilles rouges* (Kôyô) réalisé en 1931 à l'âge de 64 ans. Une œuvre de plus de 7 mètres de long qui traduit la maturité de son style. D'autres artistes de la même époque sont aussi exposés. L'homme d'affaires a acheté des centaines d'œuvres qui sont exposées par roulement en fonction des saisons. On soulignera la présence de tableaux de Kawai Gyokudô ou encore Takeuchi Seihô qui fut avec Yokoyama l'un des moteurs de la modernisation de la peinture japonaise. Intéressé par le mouvement Mingei qui, au milieu des années 1920, militait en faveur d'une revalorisation de l'artisanat populaire, Adachi Zenkô lui a consacré une partie de son musée où l'on peut admirer de splendides objets.



L'Assoupissement (Utatane) de Miyakita *Chiori (2002).*

Adachi Bijutsukan

La fondation Adachi continue à enrichir la déjà très fournie collection, en mettant notamment l'accent sur la peinture contemporaine. Chaque année, elle organise à l'automne une exposition des nouveaux artistes japonais et décerne un prix dont la réputation ne cesse de grandir. Cela lui permet aussi d'acquérir des œuvres de jeunes peintres très prometteurs comme Miyakita Chiori. Voilà autant de bonnes raisons de se rendre à Yasugi. De là, vous pourrez vous rendre à Matsue situé à une vingtaine de kilomètres ou à Yonago (même distance) d'où il est possible de rejoindre Sakai Minato, la ville natale d'un immense artiste, le mangaka Mizuki Shigeru (voir *Zoom Japon* n°3).

Odaira Namihei

À VOIR **Les crayons de Tottori**

Jusqu'à la fin du mois de novembre, la préfecture se met à l'heure du manga.

TANIGUCHI Jirô, AOYAMA Gôshô, MIZUKI Shigeru. Si vous êtes amateur de manga, ces noms vous évoqueront Quartier lointain, Détective Conan ou encore Nononbâ. Au Japon, on sait que ces trois mangaka sont originaires de la préfecture de Tottori située à l'ouest de l'archipel, à proximité de la préfecture de Shimane qui abrite le Musée Adachi (voir pp. 24-26). Voulant profiter de la vague d'intérêt que suscite le manga à l'intérieur et à l'extérieur de l'archipel, les responsables du tourisme organisent depuis le début du mois d'août et jusqu'au 25 novembre de nombreuses manifestations destinées à mettre en valeur les œuvres de ces auteurs mondialement connus. Il y aura notamment du 7 au 11 novembre, le sommet international du manga se tiendra à Yonago.

GABRIEL BERNARD


POUR EN SAVOIR PLUS

KOKUSAI MANGA HAKU
http://manga-tottori.jp

EXPOSITION **Debussy, la musique et les arts**

Le musée Bridgestone qui se trouve à 5 minutes de la sortie centrale Yaesu à la gare de Tôkyô reprend jusqu'au 14 octobre la très belle exposition (1500 yens) du Musée d'Orsay consacrée à Claude Debussy, le compositeur du tournant du XIXe siècle qui a trouvé l'essentiel de son inspiration dans le domaine de la poésie et des arts visuels. A découvrir ou à revoir.
www.bridgestone-museum.gr.jp

CURIOSITÉ **Lego s'installe à Tôkyô**

Ouvert depuis le 15 juin à Odaiba, île artificielle dans la baie de Tôkyô qui est devenue l'un des lieux les plus branchés de la capitale, le Legoland Discovery Center est le premier du genre en Asie. Il permet aux amateurs des petites briques en plastique de découvrir à la fois des réalisations étonnantes comme la Tour de Tôkyô et de participer à des activités (2000 yens). www.legolanddiscoverycenter.jp


ズーム
ZOOM JAPON

Zoom Japon mensuel gratuit tout en français :
actu nippone, culture, cuisine, enseignement, voyage.
Contact : info@zoomjapon.info
Zoom Japon est une publication des Editions Ilyfunet.
www.zoomjapon.info

ZOOM Japon 日本国内講読・配送サービス
Pour vous abonner au Japon :
〒603-8034 京都市北区上賀茂葵之森町7-6-307
さえら株式会社 (Saelat Ltd.) Tel / Fax: 075-741-7565
E-mail: zoom@saelat.com (en français ou en japonais)
日本国内からの商業広告のお問合せも上記窓口で承ります。

Pour vous abonner, retournez ce bulletin à :
Editions ILYFUNET
12 rue de Nancy 75010 Paris

Frais d'envoi :
1 an (10 numéros) 1 exemplaire : **28€** / 10 exemplaires : **56€**
Zoom Japon ne sort ni le 1er août, ni le 1er janvier.

NOM : ____________ Prénom : ____________
Adresse : ____________
CP : ________ Ville : ____________
E-mail : ____________
Abonnement à partir du numéro : ____________
❏ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre des *Editions Ilyfunet*
❏ Je règle par carte bancaire n° :
|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Expire fin |_|_|/|_|_| Cryptogramme |_|_|_|

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Ritsuko Koga, Alissa Descotes-Toyosaki, Elodie Brisson, Gianni Simone, Yoshié Takano, Rié Tanaka, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud
ZOOM JAPON



L'ÎLE INFERNALE
komikku コミック出版 K ÉDITIONS
QUAND UN AMI VOUS A TRAHI ET ENLEVÉ CE QUE VOUS AVIEZ DE PLUS CHER AU MONDE, IL NE VOUS RESTE PLUS QU'UNE SEULE RAISON DE VIVRE :
LA VENGEANCE !
LE THRILLER CHOC DE LA RENTRÉE !
SÉRIE EN 3 TOMES !!
TOME 1 DISPONIBLE
LE 11 OCTOBRE 2012
L'ÎLE INFERNALE
1
YUSUKE OCHIAI
©Yusuke Ochiai 2009